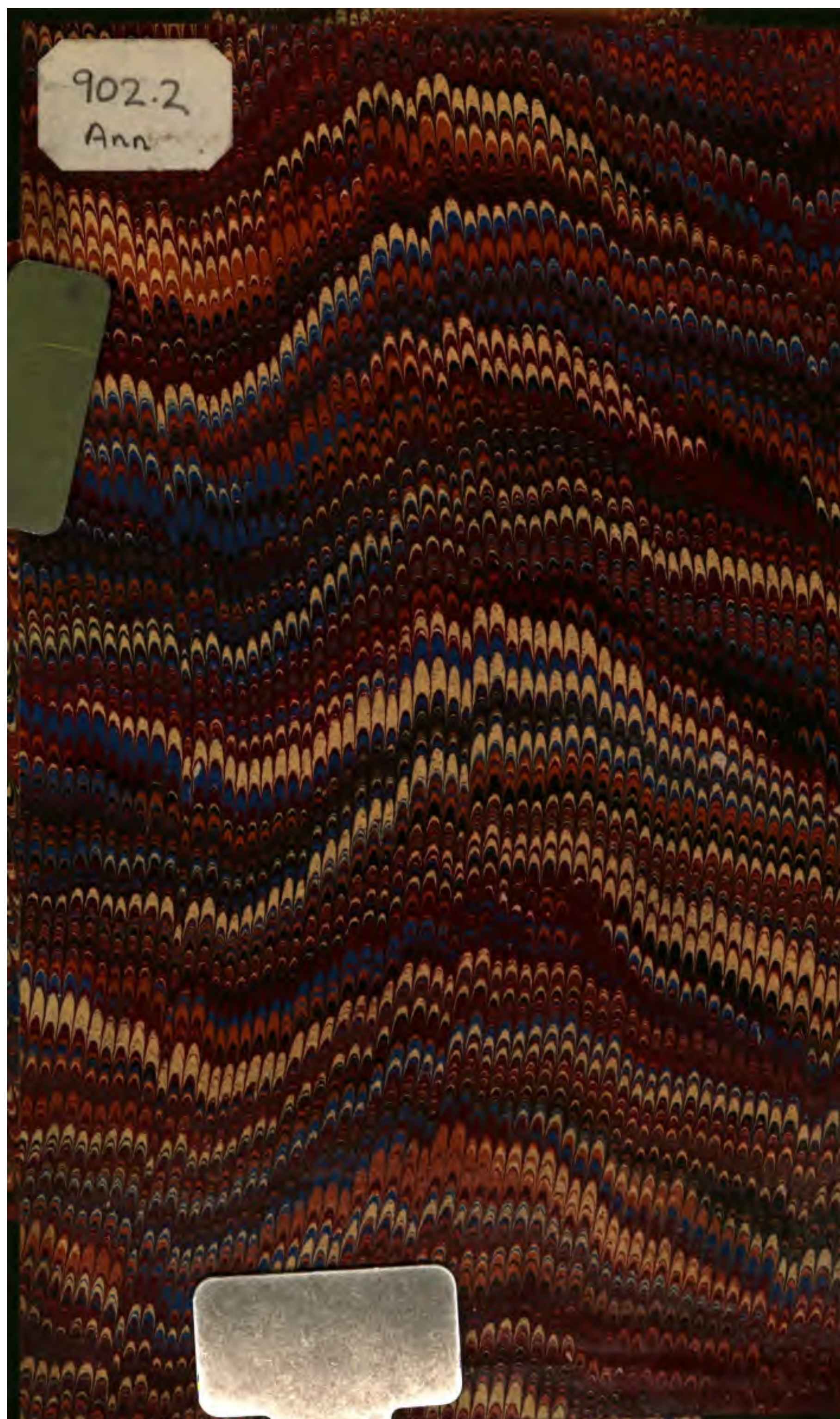



902.2
Ann



ANNALES DU MUSÉE

ET

DE L'ÉCOLE MODERNE

DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1824.

Reçueil des principales Productions des Artistes vivans, exposées au salon du Louvre, le 25 août 1824, gravées au trait et accompagnées d'Explications et d'Observations sur le genre et le mérite de leur exécution.

Par C. P. Landon, Peintre de feu S. A. R. Mgr. le Duc de Berry, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, Conservateur des tableaux des Musées Royaux, Correspondant de l'Institut de France.

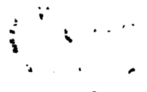
TOME PREMIER.

A PARIS,

Au Bureau des Annales du Musée, rue des Bons-Enfans, no. 32, près le Palais-Royal.

C. BALLARD, IMPRIMEUR DU ROI.

1824.



AVERTISSEMENT.

L'EXPOSITION des ouvrages des Artistes vivans remonte au siècle de Louis XIV, qui dans sa munificence n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à l'éclat de son règne, à la gloire de la nation et à la prospérité des hommes recommandables par leurs talens. Cependant les Membres de l'Académie de peinture et de sculpture que ce Monarque avait fondée, avaient seuls le privilége de présenter au public le résultat de leurs travaux; et cette exposition, fixée au 25 août, fête de la Saint-Louis, n'avait lieu que tous les deux ans.

Cet usage subsista jusqu'au commencement de la révolution, époque de la suppression de l'Académie. Dès-lors une masse considérable d'Artistes plus ou moins habiles, mais qui ne faisaient pas partie de ce corps, une foule d'Élèves à peine imbus des premiers élémens, et d'Amateurs sans expérience, réclamèrent le droit d'exposition, comme une conséquence

quence naturelle des encouragemens qui leur sont prodigués avec une libéralité dont nous ne retrouverions l'exemple que dans le beau siècle de Louis XIV.

Outre les tableaux commandés ou acquis par LL. EE. les Ministres de la Maison du Roi et de l'Intérieur, et par M. le Préfet de la Seine, tant pour la décoration des maisons royales, que pour l'ornement des églises de Paris et de divers départemens, plusieurs autres ont été demandés pour des administrations ou des établissemens particuliers. Des personnages augustes figurent au rang des Amateurs les plus zélés, et la *Société des Amis des Arts*, à elle seule, recueille chaque année les prémices de jeunes Débutans qui n'ont besoin pour se faire connaître que d'être encouragés par d'utiles suffrages.





Planche 1.re et 2.e — *Sainte Elisabeth de Hongrie mettant sa couronne aux pieds de la statue de J. C.*; *tableau* de M. Blondel.

[Hauteur 16 pieds, largeur 9 pieds.]

Elisabeth, née en 1207, eut pour père André II, roi de Hongrie. Dans le même temps, il naquit un fils à Herman, Landgrave de Thuringe et de Hesse, qui fut nommé Louis. Le mariage du jeune prince et de la jeune princesse fut dès-lors arrêté. Le Landgrave, pour donner à cet engagement plus de solidité, demanda qu'Elisabeth, qui n'avait que cinq ans, fût envoyée à sa cour. Cinq ans après, Herman mourut, et son fils Louis lui succéda.

Elisabeth, dès sa plus tendre enfance, parut singulièrement prévenue des bénédictions du ciel. Son recueillement dans la prière tenait du prodige; les fonds destinés à l'entretien de sa maison étaient presqu'entièrement employés au soulagement des pauvres. Elle fut élevée avec Agnès, sœur du Landgrave; elles allaient ensemble à l'église, étaient parées de la même manière et portaient chacune une couronne enrichie de diamans. Sophie, mère du Landgrave, s'aperçut que, chaque fois que les deux princesses entraient dans la maison du Seigneur, Elisabeth ôtait sa couronne; elle lui demanda le motif de cette action. Elisabeth répondit avec simplicité qu'elle ne pouvait paraître avec des diamans sur sa tête dans un lieu où elle voyait J. C. couronné d'épines. Agnès et sa mère, qui étaient bien éloignées d'avoir de pareils sentimens, conçurent du mé-

pris pour la jeune princesse, et lui dirent que, puisqu'elle avait si peu de goût pour vivre d'une manière conforme à son rang, elle n'avait d'autre parti à prendre que de se retirer dans un couvent.

Les courtisans portèrent encore plus loin leurs discours, et mirent tout en œuvre pour rendre la personne d'Elisabeth méprisable. Cette épreuve fut d'autant plus pénible pour elle, que le gouvernement était entre les mains de Sophie en attendant que le jeune Landgrave fût en âge de gouverner par lui-même.

Le château de Marbourg, où le Landgrave faisait sa résidence, était bâti sur un rocher escarpé, en sorte que les infirmes ne pouvaient y aller. Elisabeth fit construire au bas du rocher un hospice où l'on avait soin de ceux qui avaient des maladies ou des infirmités. Elle les visitait souvent et leur rendait les services les plus humilians aux yeux du monde.

Cet acte de piété et d'humilité profonde d'un personnage auguste, avait été retracé par l'histoire, mais n'avait pas encore été reproduit par le pinceau. Le choix, on pourrait dire la création d'un sujet aussi noble et aussi touchant, fait honneur au goût et au génie de l'artiste, et la manière brillante avec laquelle il a su le transmettre sur la toile, annonce un talent supérieur. M. Blondel, nous pouvons le dire ici, dussions-nous blesser sa modestie, M. Blondel, plus occupé de perfectionner ses ouvrages que d'obtenir les faveurs trop souvent passagères de la renommée, s'est fait connaître à chaque exposition publique par des succès toujours croissans et toujours mérités. Parmi les tableaux de cet artiste, qui sont tous du plus beau style, il suffit de citer les derniers momens de Louis XII, l'Eole et l'Icare

de la salle ronde du Musée, le beau plafond de la chambre qui précède la salle des séances royales au Louvre, et en dernier lieu, les peintures (environ 20 tableaux) qui décorent la voûte de la nouvelle galerie de Diane, à Fontainebleau. Cette suite intéressante de sujets mythologiques n'est pas un de ses titres les moins glorieux, et suffirait pour sa réputation. Revenons au tableau qui fait le sujet de cet article.

Près d'entrer dans le temple du Seigneur, Elisabeth, accompagnée des deux princesses, Sophie, mère du landgrave et la jeune Agnès, sœur de ce dernier, se prosterne devant l'image de J. C., et met à ses pieds sa riche couronne, dont l'éclat lui est insupportable lorsqu'elle vient à contempler l'état d'abjection et les souffrances du divin Sauveur. Agnès, les mains jointes et la tête ceinte d'une couronne, franchit modestement le seuil du temple. Elle est suivie de sa mère qui lance sur Elisabeth des regards sévères où se peignent la haine et l'envie. Plusieurs personnes de la cour du Landgrave escortent les trois princesses. Sur le devant, à gauche, l'aumônier d'Elisabeth assiste une pauvre femme accompagnée de deux enfans.

Cette composition magnifique est conçue dans le style d'apparat qui convient aux sujets de ce genre. On n'y voit rien de surabondant; on n'y désire rien de plus. Les différens groupes, bien distincts, sont néanmoins liés avec art pour former un ensemble complet et riche sans confusion. Le dessin est d'un grand goût, élégant et correct; les costumes bien choisis, le coloris transparent, vigoureux, et, chose bien rare dans les tableaux d'une aussi grande dimension, tout est exécuté dans

celui-ci avec une grâce et une précision de touche qui ne lui ôte rien de sa force et de son énergie.

Ce morceau a été commandé par M. le Préfet de la Seine, pour l'église Sainte-Élisabeth.



Caminade pinx^t Reveil. sc.

Planche 3.e — *Le Mariage de la Vierge ; tableau* de M. Caminade.

[Hauteur 8 pieds 6 pouces, largeur 10 pieds 2 pouces.]

Joseph présente à Marie l'anneau nuptial. Les deux époux sont aux pieds du Grand-Prêtre qui, les bras élevés, implore pour eux la bénédiction céleste. Un petit nombre de spectateurs assistent à cette pieuse cérémonie.

Le Poussin a traité le même sujet dans sa belle suite des sept sacremens, et les personnes à qui les productions de ce grand maître sont familières, pourraient retrouver dans le tableau de M. Caminade quelques réminiscences de la composition primitive, Nous sommes loin de lui en faire un reproche ; il n'en n'est pas des imitations ou réminiscences en peinture comme en poésie. Le poëte n'a besoin que d'un copiste, le peintre a presque tout à faire ; car l'exécution est presque tout ; et il est bien rare qu'il y ait une imitation sans des changemens notables. M. Caminade ne recevra que des éloges pour la manière dont il a conçu sa composition. On y trouve un bon goût de dessin, une grande douceur d'expression, la fraîcheur et la vérité du coloris, et surtout des draperies bien rendues. Ce tableau, commandé par M. le Préfet de la Seine, est un des plus agréables de cette exposition, où l'on voit plusieurs beaux portraits par le même artiste.

Planche 4.e — *Les saints Anges Gardiens ;*
tableau de M. Gaillot.

[Hauteur 10 pieds, largeur 6 pieds 9 pouces.]

Ce tableau a été commandé pour l'église de Saint-Maurice, à Lille, et doit orner une chapelle dédiée aux SS. Anges Gardiens et aux Trépassés. Un sujet tel que celui-ci, absolument mystique et n'offrant pas un objet déterminé, laisse à l'artiste toute la latitude dont il croit avoir besoin ; mais en même temps il offre peu de moyens d'expression. M. Gaillot en a tiré tout le parti possible. Le fond, ou plutôt la partie inférieure du tableau, représente dans un lointain un vaste champ de sépulture. Des groupes d'anges, s'élevant dans les airs, implorent d'une voix unanime la clémence céleste en faveur des trépassés dont les corps reposent dans le dernier asile. Il nous semble du moins que telle a été l'intention du peintre. Ce groupe de figures angéliques est disposé avec beaucoup de goût. Elles s'élancent d'une manière tout-à-fait gracieuse ; les airs de tête sont agréablement variés et pleins de la plus douce onction. Le coloris est brillant et léger.



Gaillot pinx.t *Reveil sc.*



Rouget pinx.t sc.

Planche 5.e et 6.e — *Henri IV pardonne à des paysans qui avaient fait entrer des vivres dans Paris durant le siége ; tableau* de M. Rouget.

[Hauteur 9 pieds 1/2, largeur 15 pieds 6 pouces.]

Henri IV, après sa victoire d'Ivry, avait cru devoir s'assurer de toutes les villes qui servaient à l'approvisionnement de la capitale; mais pendant qu'il exécutait cette entreprise, le duc de Nemours, gouverneur de Paris, avait donné à la défense de cette ville l'aspect le plus formidable : 75 canons en bordaient les remparts, la rivière était fermée par d'énormes chaines, les moines étaient devenus des combattans, ils paraissaient en armes aux processions; on courait du sermon au rempart. La famine commençait à se faire sentir à ces furieux, lorsque Henri se présenta sur les hauteurs de Montmartre. Le duc de Nemours se hâta de faire sortir les bouches inutiles. Henri avait d'abord résolu de ne point recevoir cette foule de malheureux que la ville rejetait; mais à l'aspect de leur misère : « Qu'on les laisse passer, dit-il, il y a pour eux des vivres dans mon camp. » Après la prise des faubourgs, il n'y eut plus de terme à la misère des Parisiens. Henri IV versait des larmes en apprenant les progrès de la famine. « Faudra-t-il donc, disait-il, que ce soit moi qui les nourrisse; il ne faut point que Paris soit un cimetière, je ne veux point régner sur des morts. » Il sollicitait pour son peuple auprès du duc de Nemours, et ce gouverneur restait insensible. Henri relâcha la rigueur de ses ordres, il laissa entrer dans Paris quelques charretées de

vivres, ensuite des convois. Ce genre de magnanimité, sans exemple dans l'histoire, fit une profonde impression sur les Parisiens; mais ce n'était point encore l'instant où ils pouvaient s'abandonner à leurs sentimens.

Un trait de cette époque déplorable a fourni le sujet du tableau dont nous donnons ici la gravure. Des paysans avaient fait entrer des vivres dans Paris; ils furent arrêtés et conduits devant Henri IV. Ils se jettent à ses genoux en implorant sa clémence; le prince leur pardonne et leur donne sa bourse. « Le Béarnais est pauvre, leur dit-il, il vous donne ce qu'il a. »

M. Rouget, l'un de nos artistes les plus féconds et les plus laborieux, a déjà produit un grand nombre de tableaux pour des églises, pour les maisons royales et pour la manufacture de tapisseries des Gobelins. Tous se distinguent par l'aspect imposant de la composition, la vigueur du coloris, la facilité et la fermeté de la touche. Le dessin en est généralement correct et d'un bon style. Néanmoins, dans le tableau dont il s'agit, quelques figures paraissent un peu grêles et laissent à désirer des formes plus soutenues. La pose de Henri IV présente un peu de roideur, et l'on ne retrouve pas dans ses traits cet air de franchise et de bonté qui le caractérise.



Blondel pinx.t Reveil sc.

Planche 7.e — *L'Assomption de la Vierge*; *tableau* de M. Blondel.

[Hauteur 13 pieds, largeur 9 pieds.]

Au sortir du tombeau, la mère du Christ a recouvré les formes de la jeunesse. Portée sur un nuage lumineux, elle s'élève doucement vers la région céleste. Ses traits gracieux, ses regards modestement baissés, ses mains croisées sur sa poitrine, expriment un doux ravissement. Les anges qui accompagnent Marie l'admirent et la contemplent avec respect.

Sans refroidir son imagination et sans se fatiguer par un travail excessif, M. Blondel est du petit nombre d'artistes qui n'abandonnent jamais leurs ouvrages sans les avoir portés au point de perfection qu'ils se sentent capables de leur donner. On n'y trouve rien de heurté, de hasardé; ses fonds, ses accessoires sont toujours soignés et du meilleur style.

La partie supérieure du fond de ce tableau offre des teintes pures et de la plus grande fraîcheur; tout le bas est d'un ton chaud et vaporeux qui contraste et néanmoins s'unit et se fond insensiblement avec l'azur du ciel. Cet effet tout-à-fait idéal mérite d'être remarqué.

Ce tableau, commandé par S. E. le ministre de l'intérieur, est destiné pour l'église de Rhodez.

Planche 8.e — *La Convalescence de Gresset; tableau* de M. Destouches.

[Hauteur 2 pieds, largeur 1 pied 10 pouces.]

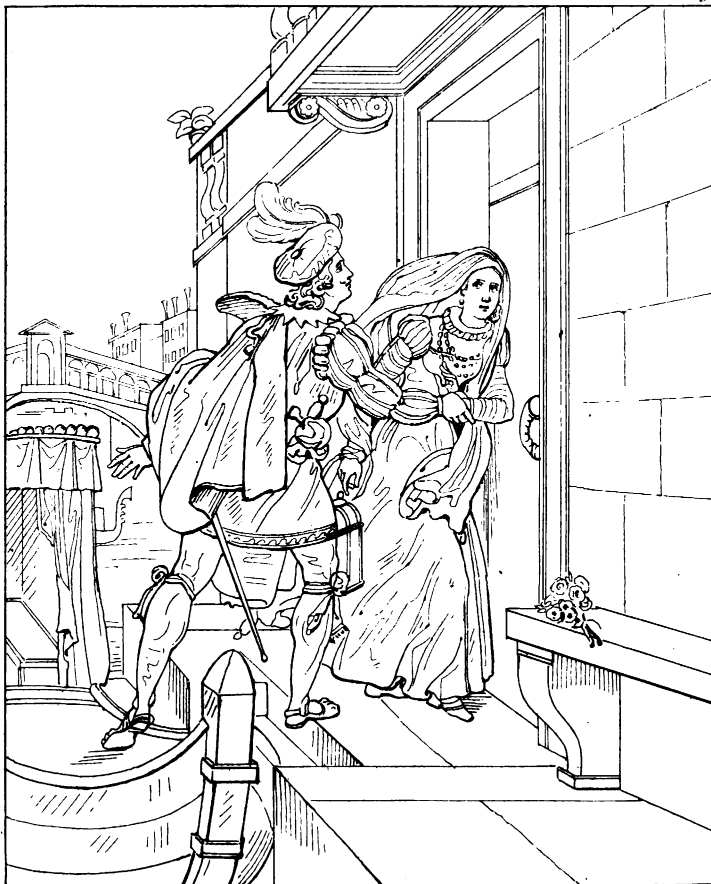
L'auteur de Vert-Vert étant tombé malade, sa jeune sœur vint d'Amiens à Paris lui prodiguer les soins les plus tendres. Elle charmait ses douleurs et son ennui par des lectures qu'elle faisait assise à ses côtés. Le moment choisi par l'auteur du tableau est celui où, plein de reconnaissance, Gresset saisit la main de cette sœur bien-aimée et semble, dans un moment d'inspiration, rêver ces premiers vers de sa belle épître sur la santé :

Toi que la voix de ma douleur
A fait voler du sein de ta patrie....
... Ma Minerve, ma tendre sœur...

Ce charmant tableau, plein d'une douce expression, se recommande encore par un effet vrai et piquant, par la finesse et la transparence du coloris, et par le sentiment avec lequel il est exécuté. Le jour vient de la croisée, et, glissant entre les rideaux du fond, frappe vivement la figure principale. Celle de la jeune femme se trouve presque entièrement dans l'ombre et n'est éclairée que de reflet. Cette figure, d'un ton vigoureux sans être dur, fait valoir la grande masse de lumière qui, sans cet accident ménagé avec beaucoup d'art, aurait moins d'éclat. Les accessoires ne sont pas moins bien soignés, et ce morceau qui peut-être ne semblerait pas encore assez fini pour les amateurs minutieux, l'est tout juste au degré que réclament les gens de goût.



Destouches pinx.t Reveil sc.



Ducis pinx.t Reveil sc.

Planche 9.e — *Enlèvement de Bianca Capello ; tableau de* M. Ducis.

[Hauteur 2 pieds 4 pouces, largeur 1 pied 11 pouces.]

Bianca était fille de Barthélemy Capello, un des nobles les plus considérés de Venise, nièce de Grimani, Patriarche d'Aquitaine, et alliée à toute la première noblesse. Elle fut séduite par Pierre Bonaventuri, jeune Florentin, qui apprenait le commerce à Venise dans la maison de banque de Salviati. Cette maison était dans le voisinage de celle de Capello. Le jeune Bonaventuri, qui n'avait ni fortune ni famille, se donna pour parent de Salviati, et pour associé à leur commerce, et s'étant ainsi procuré accès chez les Capello, il parvint, par son adresse et par les charmes de sa figure, à séduire la jeune Bianca avec d'autant plus de facilité qu'elle était alors sous l'empire d'une belle-mère dont les mauvais procédés lui devenaient insupportables.

Les deux amans se donnèrent plusieurs rendez-vous nocturnes, et finirent par s'échapper de Venise. Ils franchirent les Appenins et se réfugièrent à Florence. Ce fut là, qu'après la mort de Bonaventuri, qui périt assassiné en 1570, Bianca réussit, par ses grâces et sa beauté, à inspirer une passion violente à François de Médicis, grand duc de Toscane, qui finit par l'épouser. Voici comment le peintre a approprié ce fait historique à la composition des deux tableaux dont le premier fait le sujet de cet article, et le second celui de l'article suivant.

Bianca, en sortant de la maison paternelle pour aller

à l'un de ses rendez-vous, avait eu la précaution de laisser entr'ouverte une porte dérobée au moyen de laquelle elle se croyait sûre de rentrer sans être aperçue. Un voisin et ami de Capello, passant devant cette porte et la trouvant ouverte à une heure avancée de la nuit, s'était empressé de la fermer par intérêt pour les maîtres. Quelle est la douleur de la jeune Bianca, lorsqu'ayant regagné la maison de son père, accompagnée de son amant qui la reconduit dans une barque sur le canal, elle trouve fermée cette porte fatale au moyen de laquelle elle espérait cacher sa faute. Son amant profite de cette circonstance pour la déterminer à prendre la fuite. Mais la malheureuse Bianca (c'est le moment choisi par l'artiste), avant de s'ôter tout espoir de retour à la maison paternelle, écoute encore, espérant que quelque bruit va se faire entendre... Attente inutile, cet événement a décidé pour jamais de sa destinée.

Nous ignorons à quelle source l'artiste a puisé ce dernier trait indiqué dans la notice du salon. C'est peut-être dans un roman publié il y a long-temps en Allemagne; mais il est dit expressément dans une histoire authentique de la vie de Bianca Capello que les deux amans se donnèrent, à l'aide de fausses clés, des rendez-vous nocturnes, et que craignant ensuite d'être découverts, ils s'échappèrent de Venise au mois de décembre 1563, emportant avec eux les joyaux les plus précieux de la maison de Capello. Cette dernière version, étant très-vraisemblable, n'eût pas été à la louange des deux personnages et n'eût fait que les avilir. L'artiste a bien fait d'emprunter au roman plutôt qu'à l'histoire le sujet de ses deux tableaux.

Ils sont l'un et l'autre d'une composition extrêmement agréable ; et sous le rapport des attitudes et de l'expression ils ne laissent rien à désirer. L'effet de celui-ci est solide, harmonieux, et la vigueur des ombres adoucie par des reflets adroitement ménagés, ne laisse aucune indécision ni dans les masses ni dans les contours. Pour répandre quelque lumière sur cette scène nocturne, M. Ducis a mis une lanterne dans la main de Bianca. On pourrait dire que c'est une licence, car il n'est pas présumable que deux amans qui ont tant d'intérêt à cacher leurs démarches aient eu l'imprudence d'employer pour aller à un rendez-vous ou pour en revenir un moyen qui pouvait les trahir. Au surplus, nous ne mettons aucune importance à cette observation. Il fallait bien que l'artiste rendît ses personnages visibles et distincts autant que possible.

Planche 10.[e] — *Bianca Capello s'enfuit avec son amant ; tableau* de M. Ducis.

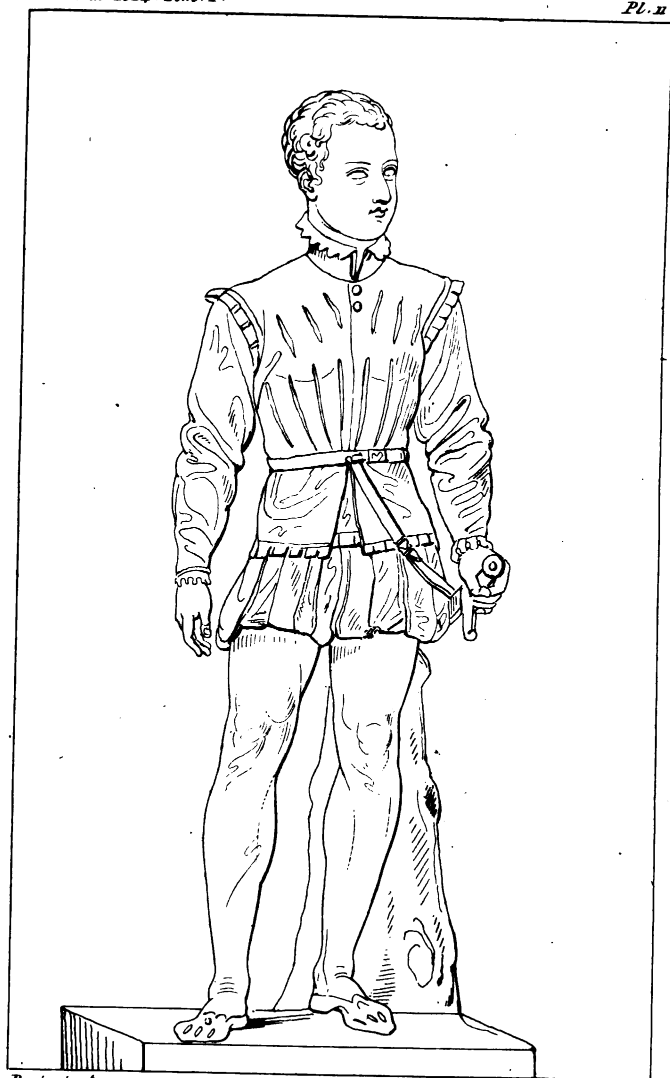
[Hauteur 2 pieds 4 pouces, largeur 1 pied 11 pouces].

Bianca Capello et son amant s'enfuient vers Florence à travers les Appenins. La crainte d'être poursuivis leur a fait prendre le chemin le plus difficile et le moins fréquenté. Le soleil vient de se lever ; les jeunes fugitifs ont encore les mêmes habits qu'ils avaient dans la nuit fatale ; mais le désordre de leurs vêtemens et leurs pieds déchirés par les ronces et les cailloux attestent la fatigue qu'ils ont éprouvée et les dangers qu'ils ont courus. Bianca est près de tomber d'épuisement, ses traits ont l'empreinte de la douleur et du remords.

Ce second tableau, dont l'effet contraste d'une manière piquante avec celui du morceau précédent, ne se distingue pas moins par l'élégance de la composition, la finesse de l'expression et l'agrément du pinceau. On avait pu trouver dans les premières productions de M. Ducis quelques incorrections de dessin, des teintes un peu crues, une touche un peu négligée ; mais on ne pourrait sans injustice lui faire aujourd'hui le même reproche. Tout porte à croire que M. Ducis, dans ses derniers ouvrages, a touché le but auquel peut parvenir un talent agréable dirigé par le goût.



Ducis pinx.t Reveil sc



Bosio inv.t Reveil sc.

Planche 11.e — *Statue d'Henri IV enfant;* par M. Bosio.

[Hauteur 4 pieds 7 pouces 4 lignes.]

On aime à contempler dans cette charmante statue les traits du jeune prince de Béarn, qu'un de nos plus célèbres sculpteurs, aidé d'un ancien portrait en pied tiré de la collection du Musée, a su reproduire et confier au marbre avec un rare talent d'exécution. La physionomie du jeune Henri est pleine de douceur et de finessse, et son attitude a tout à la fois cette dignité et cette naïveté qui le firent distinguer dès ses plus tendres années.

On trouve dans un volume nouvellement publié par M. Antoine, sur la jeunesse d'Henri IV, l'anecdote suivante : « Charles IX, qui n'avait que trois ans de plus que Henri, lui témoignait la plus grande amitié, et ne voulait pas même qu'il l'appelât Sire. Cependant un jour qu'ils jouaient à la paume et qu'une dispute s'était élevée, Charles dit qu'il prétendait l'emporter : « Songez que je suis votre maître. — Oui, vous l'êtes, mais cela n'empêche pas que vous ayiez tort; et dès que vous faites entrer la royauté dans votre jeu, je ne joue plus avec vous. — Il faudra bien que vous y jouïez tant qu'il me plaira, sinon je vous mettrai aux arrêts dans votre chambre. — A la bonne heure, puisque je ne pourrai pas faire autrement; mais votre autorité ne me forcera pas de mettre de la gaîté dans notre jeu, et je vous déclare que je serai d'une tristesse extrême, et qu'au lieu de vous amuser avec moi, vous vous ennuierez à périr.

Planche 12.e — *Le portrait équestre d'Henri IV*; *tableau* de M. Mauzaisse.

[Hauteur 10 pieds 3 pouces, largeur 5 pieds 6 pouces.]

On a vu dans la planche précédente le portrait d'Henri IV âgé de dix à onze ans. Celle-ci le représente dans la force de l'âge et à l'époque la plus glorieuse de son règne.

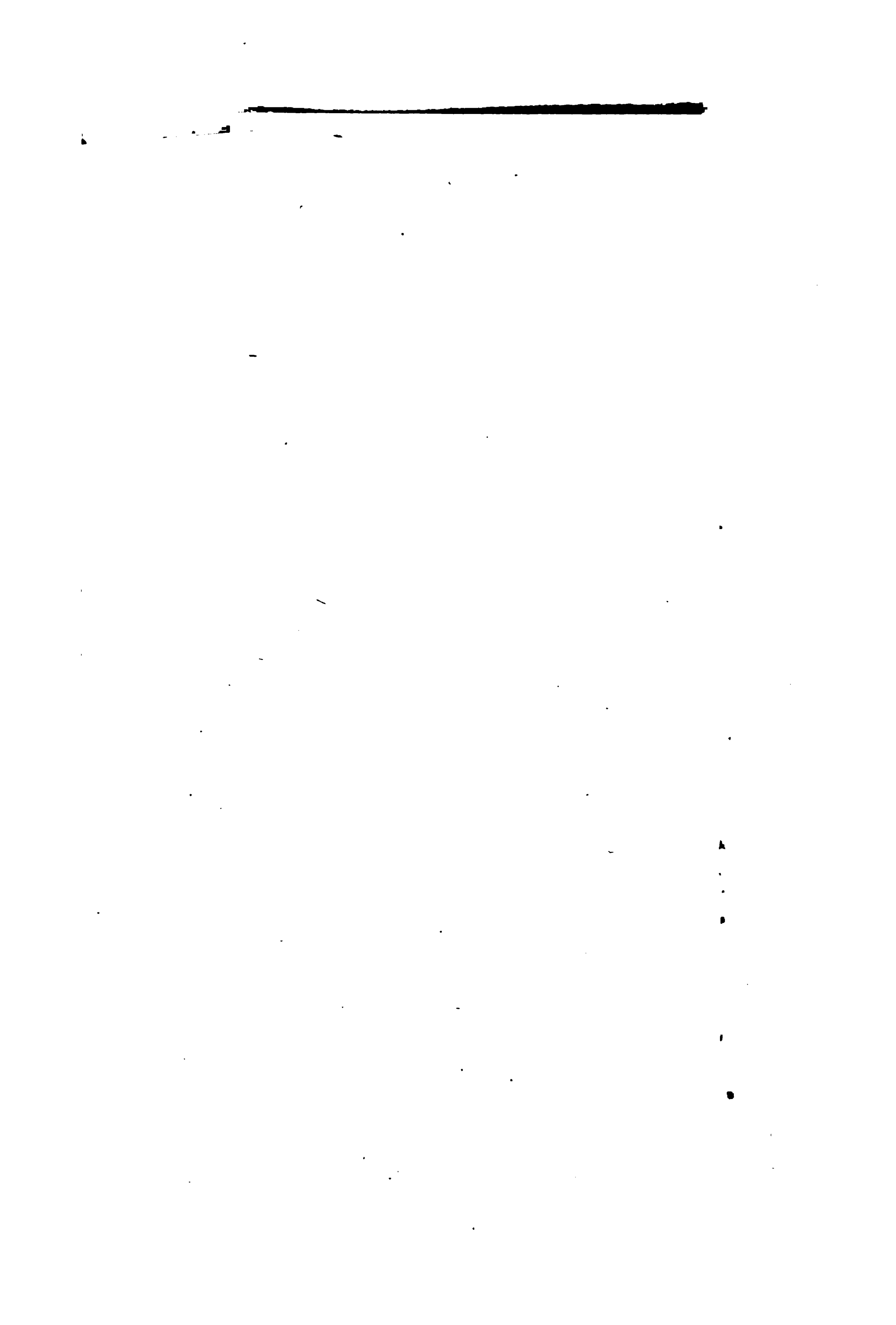
Ce portrait équestre étant destiné à décorer la nouvelle galerie de Diane à Fontainebleau, la place qu'il doit y occuper a déterminé la forme et les proportions du cadre. L'artiste, restreint dans d'étroites dimensions, a dû éprouver quelque difficulté pour s'y renfermer sans nuire au développement de sa composition; mais il l'a vaincue avec autant de goût que d'adresse.

Tout se réunit dans ce beau tableau pour obtenir les suffrages des connaisseurs et assurer la réputation de l'artiste. Le talent de M. Mauzaisse se recommande principalement par le moëlleux et la facilité du pinceau, la fraîcheur du coloris; et son dessin n'est dépourvu ni de correction ni d'élégance.

Il paraîtrait que, pour s'assurer de la ressemblance, M. Mauzaisse a consulté un portrait authentique d'Henri IV par Porbus. Il en a saisi heureusement les traits et la physionomie. Le cheval que monte le prince est d'un blanc argentin; son mouvement est naturel, sa conformation élégante. Il est aussi bien peint que bien dessiné.



Mauzaisse pinx.t Reveil sc.




sc.

Planches 13.e et 14.e — *Saint Vincent de Paul prêchant en présence de la cour de Louis XIII, pour les enfans abandonnés; tableau de* M. Delaroche.

[Hauteur 5 pieds, largeur 3 pieds 3 pouces.]

L'artiste a choisi le moment où St. Vincent de Paul, prêchant pour les enfans délaissés, devant les personnes charitables dont les aumônes les avaient soutenus jusqu'alors, leur adresse ces paroles touchantes : « Ils vivaient hier, grâce à vous ; ils vivent encore aujourd'hui ; mais ils mourront demain si vous les abandonnez. »

Secondés par une inspiration fortuite, quelques peintres ont débuté sinon par un chef-d'œuvre, du moins par leur chef-d'œuvre, et depuis n'ont rien produit qui mérite d'être cité. Eblouis par un premier succès, ils ont cru tout savoir, et n'avoir besoin de conseils ni d'expérience; mais, faute d'être soutenus par une étude continuelle des secrets de leur art, ils se sont de plus en plus éloignés du but qu'ils semblaient avoir atteint.

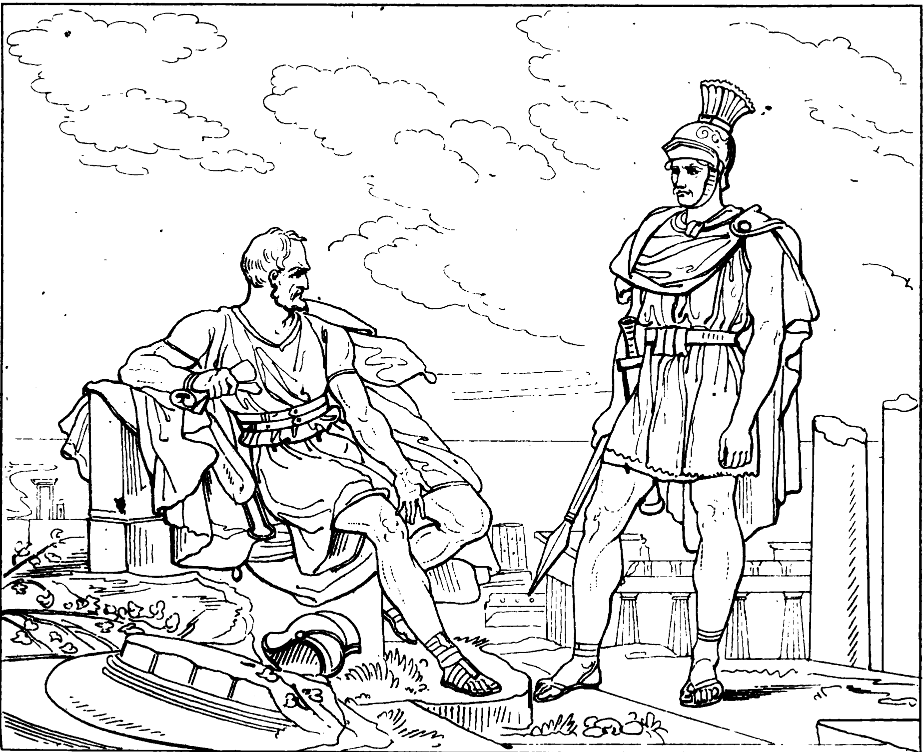
Ces observations ne s'adressent point à l'auteur du tableau de St. Vicent de Paul. D'ailleurs, ce morceau n'est pas son coup d'essai : M. Delaroche exposa au dernier salon deux ouvrages d'un assez bon augure. Aujourd'hui, non-seulement il tient ce qu'il avait promis, mais il offre beaucoup plus qu'on ne devait espérer; on peut ajouter que l'exposition de cette année, et même que l'école actuelle n'a produit aucun tableau du même genre dont la composition soit mieux entendue et plus complète. Celle-ci se fait remarquer surtout par la simplicité et la

4

candeur de l'expression, la naïveté du dessin, la vigueur du coloris, et par le style des accessoires, tous bien rendus, sans minutie et sans sécheresse. Ce morceau, vraiment digne d'éloge, paraît concilier les suffrages des diverses classes d'amateurs, dont les goûts sont le plus opposés. On ne résiste point à l'attrait du bon et du vrai.

Nous avons loué avec raison le coloris de ce tableau; mais s'il y avait un peu plus de variété dans les carnations, l'effet n'en serait que plus piquant, et ne serait pas moins harmonieux.

Ce sujet a été demandé à l'artiste par S. A. R. Madame la duchesse de Berry.



Cogniet pinx.t Reveil sc.

Planche 15.e — *Marius à Carthage ; tableau de* M. Coigniet.

[Hauteur 10 pieds 1/2, largeur 13 pieds.]

Marius, proscrit, recevant l'ordre de se retirer de l'Afrique, répond au soldat qui le lui apporte : Tu diras à Sextilius que tu as vu Caïus-Marius assis sur les ruines de Carthage.

Ce qui frappe au premier aspect, dans ce tableau, c'est bien moins le sujet que l'effet pittoresque ; effet de soleil couchant. Mais, il faut l'avouer, l'accessoire détruit ici l'objet principal ; ce n'est que par réflexion qu'on cherche à deviner le sujet, et l'on s'y intéresse d'autant moins que les figures placées dans l'ombre reçoivent à peine quelques reflets du foyer qui brille à l'horizon. Si le peintre a voulu fixer l'attention sur ce singulier effet de lumière, il devait, pour n'en pas distraire le spectateur, ne lui présenter que des personnages à peu près insignifians. Si, au contraire, il a eu l'intention de leur imprimer un grand caractère, il fallait dédaigner un moyen très-secondaire qui ne fait qu'affaiblir l'intérêt en le divisant.

Nous aurons occasion de revenir sur les ouvrages de M. Coigniet. La tête de son Marius, qui laisse quelque chose à désirer sous le rapport de l'expression, offre une exiguïté de formes et une sécheresse de pinceau qu'on ne rencontre pas dans les autres tableaux du même artiste.

Planche 16.e — *Pandore descendue sur la terre par Mercure ; tableau de* M. Allaux.

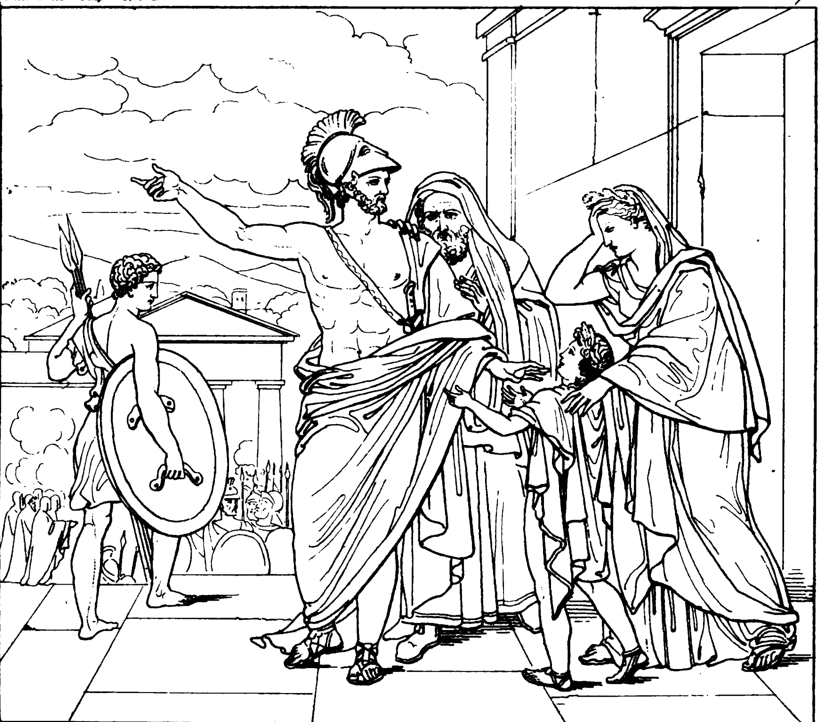
[Hauteur 12 pieds, largeur 7 pieds 8 pouces.]

Ce groupe, composé et ajusté d'une manière extrêmement gracieuse, offre un dessin correct et élégant, une touche facile, un coloris transparent, suave et léger. D'autres peintres auraient pu le traiter d'un ton plus vigoureux; mais tel qu'il est, et présenté comme objet de décors, il remplira convenablement sa destination. Ce morceau a été commandé par S. Ex. le ministre de la maison du Roi.

M. Allaux, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, a envoyé à l'exposition un second tableau, d'un style et d'un goût d'exécution qui prouvent que son talent peut se prêter avec un égal succès aux genres les plus opposés. Nous le ferons connaître dans ce même volume.



Allaux pinx.t Reveil sc.



Couder pinx.t Roveil sc.

Planche 17.e — *Le Départ de Léonidas ; tableau* de M. Couder.

[Hauteur 9 pieds 6 pouces, largeur 11 pieds 2 pouces.]

Léonidas ayant appris que Xercès envoyait contre lui une armée de dix mille hommes, assembla les officiers de celle qu'il commandait, et qui était très-inférieure en nombre ; mais s'apercevant qu'ils redoutaient l'approche de l'ennemi, il en renvoya une grande partie et ne retint avec lui que trois cents Spartiates tous résolus à mourir, et regardant les Thermopyles comme leur tombeau. Quand il partit, sa femme lui demanda quelles étaient ses dernières volontés dans le cas où il viendrait à périr. « Je ne te demande rien, dit-il, sinon qu'après ma mort tu épouses quelqu'homme brave qui puisse donner à Sparte des enfans dignes de moi. »

On a peint souvent les adieux d'Hector et d'Andromaque ; les innocentes caresses du petit Astyanax, les larmes de sa mère animent cette représentation tout à la fois héroïque et touchante. Les adieux de Léonidas à sa famille n'ont pas le même avantage ; cette scène, plus grave que pathétique, est un peu froide : on ne peint pas les paroles. Cependant on doit savoir gré à M. Couder de n'avoir rien négligé pour lui donner l'intérêt dont elle est susceptible, par la sagesse de la composition, la correction du dessin, la vérité de l'expression et cette simplicité d'effet dont nos peintres actuels s'écartent trop souvent dans leurs compositions. Les tours de force en coloris et en clair obscur ne sont désirables que dans

la représentation des sujets dont l'intérêt n'est pas assez puissant pour captiver l'attention du spectateur, et ne peuvent qu'affaiblir ceux dont l'importance se fait sentir sans le secours d'un semblable artifice.



Monvoisin pinx.t Reveil sc.

Planche 18.e — *Callirhoë; tableau* de M. Monvoisin.

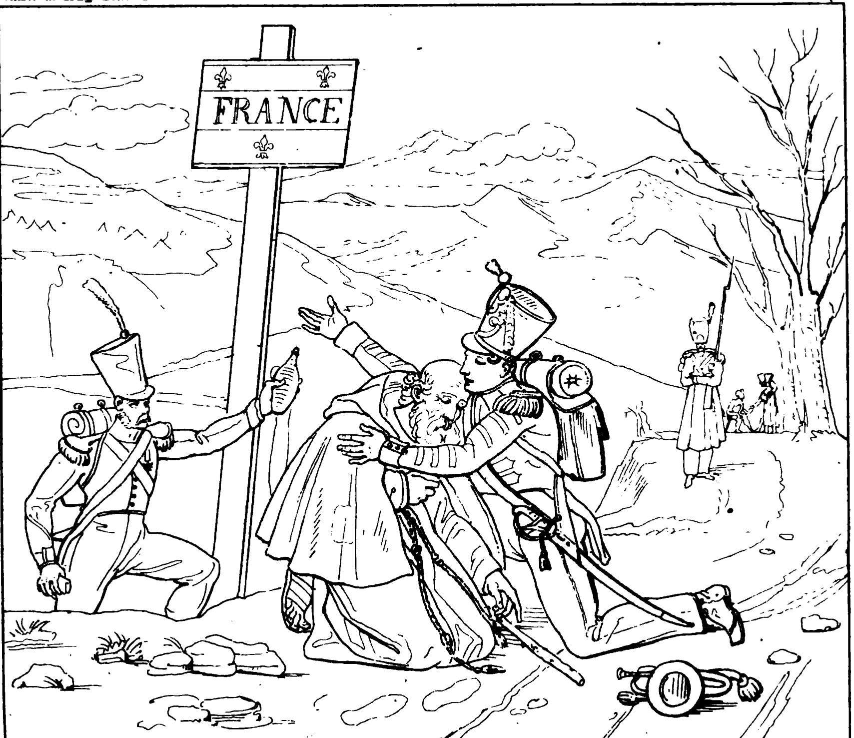
[Hauteur 8 pieds 3 pouces, largeur 6 pieds.]

Le fleuve Scamandre, qui tire sa source du mont Ida, avait un temple et des sacrificateurs; il était tellement en vénération dans le pays, que toutes les filles, la veille de leurs noces, avaient coutume d'aller se baigner dans ses eaux. Callirhoë, jeune fille d'une rare beauté, étant allée, selon la coutume, visiter le fleuve, un jeune homme qui l'aimait depuis long-temps sans espérance, usa d'un stratagême et se fit passer pour le dieu. Quelques jours après, Callirhoë allant à la promenade, et ayant aperçu le jeune homme, le montra aux personnes qui l'accompagnaient, et dit ingénuement que c'était le fleuve Scamandre. La fourberie fut découverte, et le téméraire qui en avait imposé n'évita que par une prompte fuite le châtiment qu'il n'eût pas manqué de subir.

Ce tableau, nouvellement envoyé par un jeune artiste résidant à Rome, annonce des progrès réels et des principes de style et de goût dont il lui importe de ne pas s'écarter. Ces deux figures sont d'un dessin gracieux et correct. La tête du jeune homme a de l'expression. Celle de Callirhoë pourrait être plus animée, du moins par ce sentiment de timidité et de pudeur qui n'a pas dû l'abandonner même au moment de l'épreuve singulière à laquelle elle s'est volontairement soumise.

Le coloris de ce tableau est suave et lumineux. Le dessin surtout est soigné, coulant, et participe tout à la fois de l'étude de l'antique et de celle d'une nature choisie ou ennoblie. Vu de près, le travail présente une

grande légèreté de touche et une finesse de pinceau à laquelle un grand nombre de jeunes peintres qui veulent à leurs risques et périls former aujourd'hui une école nouvelle, ne mettent point assez de prix. La seule chose qu'on regrette, c'est qu'en général toute la verdure du paysage soit d'un ton égal, un peu froid, et manque de vigueur.



Genod pinx.t *Reveil sc.*

Planche 19.e — *Un Religieux espagnol fuyant la persécution; tableau* de M. Genod.

[Hauteur 2 pieds 6 pouces, largeur 3 pieds 4 pouces.]

Cet ouvrage d'un artiste qui s'est formé loin de la capitale, mais que d'heureuses circonstances ont mis à portée de recevoir d'excellentes leçons, est d'un genre qui chaque jour trouve de nouveaux amateurs. Chaque jour il fait aussi de nombreux prosélytes parmi les peintres dont les premières études n'ont pas reçu ce développement qui seul peut former les peintres d'histoire. En effet, que de temps, que de peines épargnés lorsqu'on se restreint à la simple imitation de la nature commune. On est en quelque sorte dispensé de la correction du dessin; et la noble expression des caractères paraîtrait souvent déplacée dans les sujets d'un ordre inférieur. Cependant nous sommes loin de jeter un regard d'indifférence ou de mépris sur ces productions où le génie sans doute a peu de part, mais qui n'en exigent pas moins toutes les ressources de l'art sous le rapport de l'exécution.

Le petit tableau dont nous donnons ici l'esquisse, n'est pas dénué d'intérêt. Il représente un religieux espagnol fuyant sa patrie pour se soustraire à la persécution. Ce vieillard arrive sur les terres de France, mourant de froid et de fatigue, et tombe entre les bras d'un jeune soldat qui lui prodigue des secours.

Planche 20.e — *Des Religieux arrêtés par des brigands; tableau* de M. Fleury.

(Hauteur 2 pieds 10 pouces, largeur 3 pieds 9 pouces.)

Des brigands arrêtent et rançonnent des religieux dans la campagne de Rome. Pour le genre de composition et la proportion des figures, ce morceau se rapproche beaucoup de celui qui fait le sujet de l'article précédent, mais il en diffère extrêmement sous le rapport de l'exécution; ce dernier, touché plus librement, présente plus de variété dans les airs de tête, dont quelques-unes, celles des religieux, ont cette simplicité et ce grand caractère que l'on retrouve dans les productions d'un style plus relevé. Leurs longues robes blanches, largement drapées, largement peintes, contrastent avec le costume de ces misérables qui les retiennent étroitement garotés. Un seul de ces religieux est dégagé de ses liens et semble écrire sous la dictée du chef de brigands l'engagement de payer une forte rançon.

Ce tableau d'un artiste dont nous n'avions encore eu l'occasion de citer aucun ouvrage, est digne d'obtenir une place distinguée dans le cabinet d'un amateur.



Fleury pinx.t Reveil sc.





Planches 21.e et 22.e — *Vue de la ville Aldobrandini; tableau de* M. Granet.

[Hauteur 6 pieds, largeur 4 pieds 6 pouces.]

M. Granet, dont les tableaux, toujours favorablement accueillis du public, rappellent quelques beaux sites ou l'intérieur de quelque monument, nous offre dans celui-ci une vue de la villa Aldobrandini, prise du salon du Casin à Frascati. Ces constructions pittoresques et élégantes, ces arbres riches de verdure, ces magnifiques cascades produisent le coup-d'œil le plus attrayant. L'artiste a représenté sous le portique du Casin le Cardinal Hyppolite Aldobrandini entouré de sa cour, recevant le Dominiquin que la jalousie et l'inimitié de ses concurrens avaient obligé de quitter Naples, où il avait commencé des ouvrages considérables.

Tout ce qui constitue la partie essentielle de cette composition, architecture, paysage, perspective, site pittoresque, ne laissent rien à désirer; mais on regrette que M. Granet, qui peint si agréablement les figures, n'ait pas donné à celles de ce dernier tableau toute l'attention nécessaire. Ces figures sont parfaitement disposées, et ne demandaient pas plus de fini que l'on n'en n'exige lorsqu'elles ne sont que l'accessoire du sujet; mais dans celui-ci, elles ne sont véritablement que croquées, et ce n'est point assez. Il ne suffit pas que la touche en soit facile et spirituelle, il faut que cette touche exprime quelque chose de positif, et l'on ne peut disconvenir que quelques-unes de ces figures strapassées ont des physionomies grotesques, qui ne répondent pas au style de la composi-

tion. Il eût fallu bien peu de temps pour les terminer d'une manière plus complette.

Un second tableau du même artiste, et dans les mêmes dimensions que le précédent, représente une prise d'habit dans une communauté de religieuses. Ce morceau peut être considéré comme le pendant du *chœur de capucins*, qui fut exposé au salon de 1819. Ces sortes de sujets, que l'auteur a souvent répétés, lui sont devenus si familiers qu'il semble maintenant les multiplier de souvenir.



Lancrenon pinx.t Reveil sc.

Planche 23.e — *Une jeune Fille allant trouver le fleuve Scamandre; tableau de* M. Lancrenon.

[Hauteur 7 pieds 11 pouces, largeur 6 pieds.]

Nous avons inséré dans un article précédent un sujet à peu près semblable. Il représente Callirhoë qui, croyant visiter le Scamandre, se jette innocemment dans les bras d'un jeune homme dont elle était aimée, et qu'elle prend pour le fleuve. On voit dans celui-ci une jeune fille qui, la veille de ses noces, selon l'usage, va trouver le Scamandre et se baigner dans ses eaux. Elle est dépouillée de ses vêtemens, et n'a conservé qu'un léger voile qui ne dérobe rien de la beauté de son corps. Le dieu, flatté de son hommage, l'accueille avec le sourire de la satisfaction et de la bienveillance.

Nous avons fait remarquer, à l'époque du dernier salon, (1822) que M. Lancrenon avait mis à profit les leçons d'un maître à qui l'école actuelle doit une partie de sa célébrité, et surtout le maintien des principes du goût le plus noble et le plus pur. Imbu de ses leçons, M. Lancrenon s'attache scrupuleusement à suivre ses traces; beaucoup de personnes, au premier aspect, auront pu prendre ce tableau tout gracieux pour un ouvrage de M. Girodet, et le maître, sans doute, ne désavouerait pas cette belle figure de femme dont les proportions et les formes élégantes rappellent celles des statues antiques. M. Lancrenon a su joindre la douceur de l'expression à la pureté des contours, et le tableau, jusque dans ses moindres accessoires, est exécuté avec cette finesse de pinceau qui distingue les plus précieuses productions de l'art.

Les tons sanguins, un peu trop uniformément répandus dans les ombres, donnent aux carnations une teinte violâtre, que renforce encore la draperie violette de la jeune fille et le manteau pourpre de Scamandre. Cette dernière figure pourrait avoir des formes plus prononcées ; les traits de son visage sont exprimés avec un peu de sécheresse.

Nous avons dit que M. Lancrenon paraît s'attacher intimement à la manière de son maître. Cette remarque pourrait être mal interprétée; car ceux que l'on appelle, en fait d'art, imitateurs, parviennent rarement à égaler leur modèle ; et si la manière du maître est vicieuse sous quelque rapport, ils manquent rarement d'en saisir les défauts, sans pouvoir s'en approprier les beautés. Au surplus, en suivant les préceptes et l'exemple de M. Girodet, un jeune peintre ne risque pas de s'égarer.



Lordon pinx.t Reveil sc.

Planche 24.e — *Saint François d'Assise devant le Soudan d'Egypte; tableau de* M. Lordon.

[Hauteur 11 pieds 6 pouces, largeur 9 pieds 6 pouces.]

Il y avait environ dix ans que St. François d'Assise avait institué son ordre lorsqu'il en convoqua le chapitre général, où se rendirent cinq mille de ses religieux qui furent logés sous des cabanes. Le Saint leur donna les plus utiles instructions sur leur perfection personnelle, le zèle pour la conversion des pécheurs, et l'obéissance aux premiers pasteurs de l'église. Le chapitre général terminé, il envoya des religieux en Grèce, en Afrique, en France, en Espagne, en Angleterre, pour y étendre le royaume de Dieu, et réserva pour lui la mission de Syrie et d'Egypte, où il espérait trouver le martyre. Il s'embarqua en 1219, avec onze de ses religieux, à Ancône, et arriva au camp des croisés; il passa dans celui des Sarrazins et désira d'être mené devant le Soudan, qui lui demanda pourquoi il avait pénétré dans son camp. « Je suis envoyé, lui dit-il avec fermeté, non par les hommes, mais par le Dieu Très-Haut, pour vous montrer, à vous et à votre peuple, la voie du salut, en vous annonçant les vérités de l'Evangile. » Le Soudan lui offrit des présens qu'il refusa, et le fit ramener avec sûreté au camp des chrétiens.

Ce tableau, commandé par M. le Préfet de la Seine pour décorer une des églises de la capitale, ne peut manquer d'y produire un bon effet. Il est sagement composé, d'un bon goût de dessin, peint largement et avec assu-

rance. L'artiste a pu penser que des détails plus finement étudiés seraient perdus lorsque le tableau serait placé à sa destination, sous un point de vue très-élevé.

M. Lordon a exposé un autre tableau commandé par S. Exc. le Ministre de l'intérieur. Il représente Henri IV, après la bataille de Coutras.



sc.

Planches 25.e et 26.e — *Sainte Geneviève distribuant des vivres aux assiégés de Paris; tableau de* M. Schnetz.

[Hauteur 14 pieds, largeur 10 pieds 6 pouces.]

Ce tableau, commandé par M. le préfet de la Seine, pour une des églises de Paris, promet de s'y offrir sous un aspect favorable. Il est composé dans le style grave qui convient à la représentation des sujets religieux. Le dessin laisse à désirer peut-être un peu plus de correction, l'expression plus de dignité; mais peut-être aussi cette dernière condition n'est pas absolue pour le genre de personnages que le peintre a mis en scène. Au reste, il faut rendre justice à M. Schnetz; il a employé tout son talent, réuni tous ses efforts pour produire un bon ouvrage. Aucune partie n'a été négligée; il y en a même plusieurs sur lesquelles il ne s'est que trop appesanti. La touche en serait plus agréable s'il y eût mis plus de légèreté et d'abandon.

Le côté faible du tableau, selon l'opinion générale, est le coloris; un ton bistré se reproduit également dans les lumières, et, qui pis est, dans les demi-teintes. Le même ton domine non-seulement dans les objets placés sur le devant, ce qui serait tolérable, mais encore dans les plans éloignés, ce qui les empêche de fuir et détruit tout effet de perspective aérienne. Quoi qu'il en soit, cette composition ne laisse pas de faire honneur à l'artiste qui n'en avait point encore produit d'aussi considérable. Son tableau du *Grand Condé à la bataille de Senef*, exposé près de celui-ci, a été accueilli favorablement. Il

offre un peu de confusion et de papillotage, mais, par compensation, beaucoup de détails biens rendus.

M. Schnetz a de plus exposé sept à huit tableaux de moyenne proportion, représentant des sujets peu relevés et d'un intérêt médiocre. Il n'y aurait rien à dire s'ils étaient soutenus par la beauté des formes, la grâce de l'expression et la finesse du pinceau; mais comme ils sont à peu près nuls sous ces différens rapports, l'artiste aurait pû se dispenser de les montrer au public; ils n'ajouteront rien à sa réputation.





Prud'hon pinx.t *Reveil sc.*

Planche 27.e — *Andromaque ; tableau de* Prud'hon.

[Hauteur 4 pieds 1 pouce 6 lignes, larg. 5 pieds 4 pouces]

La veuve d'Hector, pressant dans ses bras le jeune Astianax, pleure sur le sort de cet enfant chéri, dont les traits lui rappellent ceux de son époux. L'auteur du tableau a été inspiré par ces vers de la tragédie d'Andromaque :

C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours;
Voilà ses yeux, sa bouche et déjà son audace :
C'est lui-même; c'est toi, cher époux, que j'embrasse !

Il est peut-être superflu de répéter aujourd'hui, comme nous l'avons fait dans plusieurs occasions, qu'aucun artiste de notre école n'a mis plus de goût, plus d'idéal, plus de grâce, ou, si l'on veut, plus de mignardise que n'en a mis Prud'hon dans ses airs de têtes, dans son coloris et dans ses effets de clair-obscur. Mais il faut convenir que son talent, quoique original, est trop uniforme, et qu'il n'est jamais sorti du cercle étroit dans lequel il a affecté de se renfermer. Prud'hon, dont les arts ont à regretter la perte récente, s'occupa beaucoup moins de se conformer aux caractères des sujets qu'il voulait traiter que de les faire cadrer avec le système de formes et d'expression qu'il s'était créé et dont il ne s'est jamais départi. On remarque avec peine que toutes ses têtes, presque toujours de profil, se ressemblent, sans exception d'âge, de sexe, de condition;

vierges, nymphes, princesses, bergères, anges, zéphirs, amours, ce sont toujours et le même profil et le même coloris. On y trouve, il faut le dire, un certain charme qui fait souvent excuser cette constante uniformité; mais elle deviendrait fastidieuse sous un pinceau moins gracieux et moins délicat.

Prud'hon a eu, a même encore quelques imitateurs. Heureusement ils ne sont pas nombreux; il est même probable qu'il ne s'en formera pas de nouveaux. Les élèves ont saisi avec assez d'adresse les défauts du maître, mais ils n'ont pas su s'approprier les qualités qui lui assignent un rang parmi les peintres les plus distingués de notre école.

Il ne faut chercher, dans ce tableau d'Andromaque, ni la veuve d'Hector, ni ses nobles douleurs, ni la naissante audace du jeune Astianax : on n'y voit qu'une femme caressant un joli enfant, et accompagnée de deux autres femmes que l'on peut prendre pour ses sœurs. Les têtes sont rendues avec la fraîcheur de teintes et la délicatesse de pinceau qui caractérisent le talent de Prud'hon. Ce morceau est, selon toute apparence, le dernier qu'il ait produit, et sans doute il n'a pas eu le temps de l'achever. Les deux figures du fond annoncent une autre main; le coloris en est terne, la touche molle et timide.



Gosse pinx.t Reveil sc

Planche 28.e — *St. Vincent de Paul convertit son maître ; tableau de* M. Gosse.

[Hauteur 10 pieds 7 pouces, largeur 8 pieds 4 pouces 6 lig.]

Saint Vincent de Paul, fait prisonnier par les Turcs, était depuis trois ans dans l'esclavage, lorsque la Providence permit qu'il passât au service d'un renégat provençal; il parvint à l'intéresser par sa douceur et sa résignation, et profitant de cette circonstance pour le ramener à la foi qu'il avait abandonnée, il eut le bonheur d'y réussir.

Un jour que Vincent travaillait aux champs avec ses compagnons d'infortune, le renégat l'aborde avec respect, le repentir dans l'âme, et va tomber aux pieds de son esclave; Vincent le retient et implore pour lui le pardon céleste.

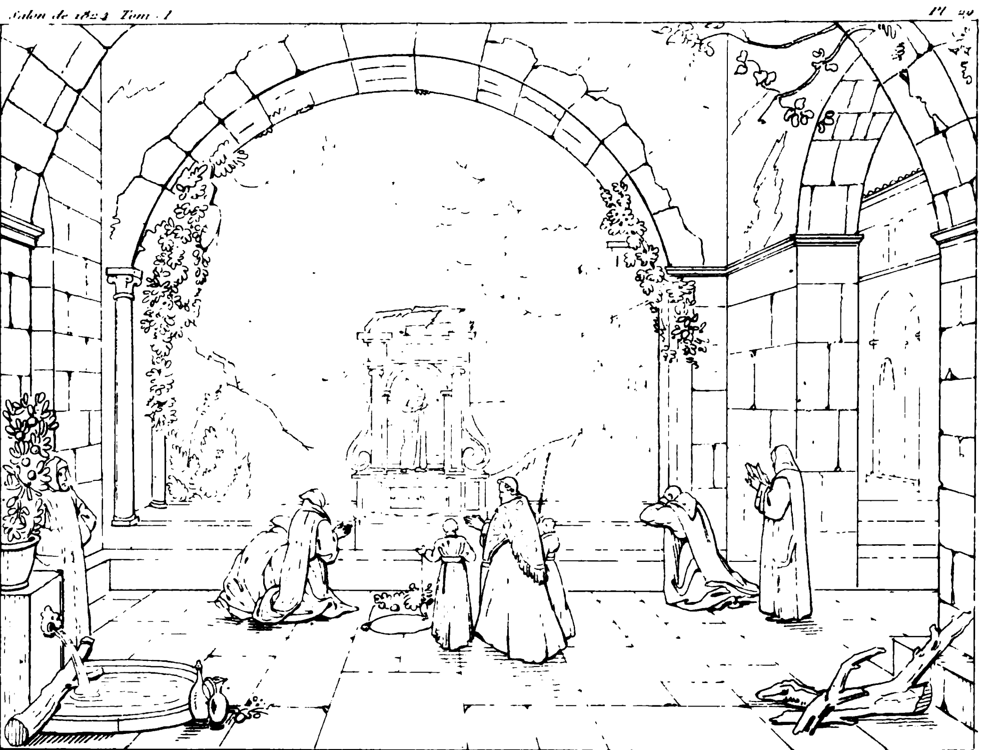
Cette production d'un artiste que nous n'avions pas encore eu l'occasion de citer, se distingue par un bon goût de composition, un dessin correct, un coloris vigoureux et par la fermeté du pinceau. Le principal groupe est d'un fort bel effet; celui des trois figures placées en seconde ligne est moins heureux, l'artiste a dû les présenter sous de plus petites dimensions, en raison de leur éloignement; mais on ne sent pas assez la distance qu'il doit y avoir du premier au second plan; ils paraissent se toucher, et de plus, on ne trouve pas dans le coloris de ces figures accessoires l'affaiblissement de teintes qui constitue la perspective aérienne.

Planche 29.e — *Prière du soir dans un Monastère; tableau de* M. le C.te de Forbin.

[Haut. 3 pieds 6 pouces, larg. 4 pieds 2 pouces.]

Des religieux font la prière devant une statue de la Vierge, dans une Chartreuse d'Italie, située au bord de la mer. Le ciel représente un effet de soleil couchant.

Ce joli tableau de chevalet se fait remarquer, comme tous ceux qui sortent du pinceau de M. de Forbin, par l'illusion de la perspective, la fraîcheur et la vivacité des teintes lumineuses. Il offre un nouveau degré d'intérêt par la disposition des figures que l'artiste y a placées avec beaucoup de goût et par le relief qu'il a su leur donner. La lumière provenant du fond ne fait qu'effleurer les objets du devant, dont la plus grande partie est dans l'ombre; mais la vigueur du ton est tempérée par des reflets adroitement ménagés.



De Forbin pinx! Reveil sc.



Delaval pinx.t Roveil sc.

Planche 30.e — *Adoration du Sacré Cœur; tableau de* M. Delaval,

[Hauteur 9 pieds 6 pouces, largeur 6 pieds 2 pouces.]

Porté sur des nuages et tout resplendissant de lumière, Jésus-Christ découvre son cœur embrasé d'amour pour le genre humain, et d'où s'élancent des rayons principalement dirigés vers la terre. Près du divin Sauveur, deux anges présentent aux adorateurs du Sacré Cœur de Jésus les instrumens de sa Passion, témoignages irréfragables de son amour. Sur une bandelette attachée à la Croix, sont écrites ces paroles de l'Évangile : *Usque in finem dilexit eos.* On voit sur le devant du tableau de pieux personnages en adoration.

Ce tableau, commandé par S. Exc. le ministre de l'intérieur, est destiné pour la cathédrale de Saint-Malo.

Il est peu d'églises un peu considérables où l'on ne trouve la représentation de ce sujet; mais nous ne pensons pas qu'aucun artiste en ait conçu la composition d'une autre manière que celle qui est généralement adoptée et dont M. Delaval a cru devoir s'écarter. En effet, dans tous les tableaux représentant l'adoration du Sacré Cœur de Jésus-Christ, on voit un cœur matériel surmonté d'une flamme, et dont l'aspect, il faut le dire, est d'autant moins satisfaisant, que le sujet, purement allégorique, doit plutôt toucher l'esprit que frapper les yeux. Nous ignorons si cette innovation sera goûtée des personnes versées dans les idées mystiques; mais lors même que, sous ce rapport, elle ne s'accorderait pas avec l'ancien

usage, nous ne pourrions nous refuser à louer l'artiste qui sait exprimer la même pensée d'une manière plus conforme aux convenances de l'art, et plus favorable à l'effet pittoresque.

On ne reprochera point à M. Delaval, comme à beaucoup d'autres, de se négliger et de laisser décliner son talent. Ce jeune artiste se fait remarquer à chaque exposition par de nouveaux progrès, et ce dernier tableau est, jusqu'à présent, son meilleur ouvrage. Les détails en sont étudiés, et l'ensemble est brillant et vigoureux. M. Delaval a exposé plusieurs portraits fort ressemblans.



Cogniet pinx.t *Reveil sc.*

Planche 31.e — *Scène du Massacre des Innocens ; tableau de* M. Coignet.

[Hauteur 8 pieds 1 pouce, largeur 7 pieds.]

Une scène du massacre des Innocens : tel est le titre sous lequel ce tableau est désigné dans la notice du salon ; mais il est probable, qu'en dessinant le personnage qui remplit à lui seul le cadre (car ceux qu'on aperçoit dans le lointain doivent être considérés comme nuls), il est probable, disons-nous, que le peintre n'avait pas d'idée déterminée ; et, par réflexion sans doute, il aura pensé qu'il suffirait de laisser entrevoir dans le fond quelques petites figures pour donner à sa composition un aspect et un caractère historiques.

En effet, si la première intention du peintre eût été de composer une scène du massacre des Innocens, il n'aurait pas manqué d'y faire entrer au moins un des soldats d'Hérode, égorgeant froidement un faible enfant dans les bras de sa mère ; le sujet n'eût pas été équivoque. Le Poussin en a composé un semblable où l'on ne voit que trois figures.

Mais ici, le seul objet qui se présente est une femme blottie dans une masure. Ses traits, quoique très-prononcés, n'ayant pas une expression bien déterminée, on dirait qu'elle ne s'est refugiée dans ces ruines que pour y chercher un abri. Néanmoins on découvre dans le fond trois ou quatre figures à peine ébauchées et qui, sous le rapport des dimensions et du coloris, ne sont nullement en rapport avec celle du devant dont l'exécution est très-finie.

Il y a donc lieu de croire, comme nous l'avons fait entendre, que M. Coignet ne voulait faire qu'un morceau d'étude, mais que, pour lui donner plus d'importance et le produire sous un titre imposant, il y a introduit après coup quelques personnages accessoires, dussent-ils ne s'y rattacher que faiblement; et l'on ne peut disconvenir que dans ce tableau, l'accessoire et le principal tiennent réciproquement la place l'un de l'autre.

Quelles que soient nos observations, ce morceau, sous bien des rapports, ne peut être cité qu'avec éloge. Il se distingue par une certaine fierté de pinceau, de dessin et de coloris, qui devient plus rare de jour en jour.



Delaroche pinx.t *Reveil sc.*

Planche 32.e—*Jeanne d'Arc interrogée dans sa prison ; tableau de* M. Delaroche.

[Hauteur 8 pieds 7 pouces, largeur 6 pieds 10 pouces.]

L'histoire de Jeanne d'Arc est une source féconde de sujets dignes d'occuper le pinceau de nos artistes. Il n'y a pas d'exposition qui n'en présente quelques-uns plus ou moins bien rendus. Ayant eu souvent l'occasion de citer les principaux traits de la vie de l'héroïne française, nous nous abstiendront de rappeler au long celui qui fait le sujet de cet article. Jeanne d'Arc, malade, est interrogée dans sa prison par le cardinal de Winchester ; le prélat irrité de ses réponses, la menace des peines éternelles.

Cet excellent tableau, de la même main que le Saint-Vincent de Paul, dont nous avons donné l'esquisse, planche 13, prouve que M. Delaroche est capable de traiter des morceaux de grande proportion avec le même succès que les tableaux de chevalet. Les figures de celui-ci sont de grandeur naturelle, mais non de cette dimension gigantesque que plusieurs peintres adoptent sans nécessité, espérant obtenir par cette exagération un effet plus imposant ; ils sont dans l'erreur, et s'ils veulent consulter les principaux chefs-d'œuvre de la peinture, la transfiguration de Raphaël, le Saint Jérôme de Dominiquin, le Saint Paul à Ephèse, de Lesueur, etc., ils verront que ces grands maîtres n'ont pas outrepassé la grandeur naturelle, ou n'y ont presque rien ajouté lorsqu'ils n'étaient pas commandés par les localités.

Les principales beautés du tableau dont il s'agit consistent dans la simplicité de la composition, la vérité des

caractères, la vigueur harmonieuse du coloris. Nous disons la vérité des caractères, et nous insistons sur ce point, parce que nous avons entendu quelques critiques reprocher à l'auteur de n'avoir point répandu assez d'idéal dans les traits du prélat, d'avoir donné trop peu de noblesse, de vivacité, de véhémence à ceux de Jeanne d'Arc. Nous ne partageons pas cette opinion; si la tête du cardinal n'est pas saisie d'après un portrait, ce que nous ignorous, du moins elle en a toute la vérité, et ses traits peignent bien toute la violence de son caractère; quant à la tête de l'héroïne, si l'on n'y trouve pas toute cette dignité et cette profondeur d'expression qui peut-être ajouteraient aù pathétique du sujet, c'est parce que Jeanne d'Arc est présentée, dans l'histoire, comme un modèle de simplicité, de candeur, de résignation que l'on retrouve ici assez bien exprimé pour que l'on ne soit pas tenté de désirer autre chose.

En définitive, l'effet et le coloris de ce tableau suffisent pour le placer fort au-dessus du rang ordinaire des bons ouvrages; et, comme nous en avons fait l'épreuve, si après avoir considéré quelque temps ce tableau, on vient à jeter les yeux sur la plupart de ceux qui l'avoisinent, on sent tout le prix d'un coloris naturel et d'un sentiment vrai, opposés aux formes et aux effets de convention. Le goût dans lequel ce morceau est exécuté, ne se rapporte pas précisément à une école particulière, ce qui dénote un pinceau original; mais il ne serait pas déplacé dans une galerie de tableaux de l'école Vénitienne.



Delacroix pinx.t Reveil sc.

Planche 33.e — *Scène des Massacres de Scio ; tableau de* M. Delacroix.

[Hauteur 13 pieds, largeur 11 pieds 2 pouces.]

« Au milieu des massacres de Scio, des familles grecques, livrées au désespoir, attendent la mort ou l'esclavage. » Le livret du salon ne donne pas une plus longue explication de cette peinture, qui d'ailleurs ne présente ni des personnages connus ni une action déterminée; l'auteur du tableau renvoie le spectateur aux journaux du temps. Ce sujet offre donc aux curieux une grande latitude. Chacun y pourra trouver ce qu'il croira ou voudra y voir. Mais il est probable, que frappé des horreurs d'une révolution qui peut-être est loin de toucher à son terme, M. Delacroix en a retenu ou imaginé quelques traits plus ou moins vraisemblables, et qu'il les a réunis, espérant exciter tout à la fois la terreur, l'indignation et la pitié.

Au dire de quelques prôneurs plus zélés que prudens, l'auteur de ce tableau, s'élançant hors des routes communes, est destiné à régénérer notre école, et va marquer une ère nouvelle dans l'histoire des beaux arts. Ces éloges pompeux, fussent-ils tous également sincères, ne dirigeront pas notre opinion. Pleins d'estime pour l'artiste, nous jugeons ses productions et non sa personne, et nous nous bornons à l'examen des beautés et des défauts que nous croyons apercevoir dans son ouvrage.

Les principaux élémens d'un morceau de peinture sont, chacun le sait, la composition, le dessin, le coloris. La première consiste non-seulement dans l'exposition du sujet, mais dans la disposition des personnages,

le choix du costume, des accessoires, etc. Le dessin comprend les proportions et les formes du nu, l'ajustement des draperies, la perspective et surtout l'expression des caractères. On rapporte au coloris les teintes locales, leurs dégradations, la distribution des ombres et des lumières. Voyons jusqu'à quel point l'auteur des massacres de Scio a rempli ces diverses conditions.

Au lieu d'une composition sagement ordonnée et conforme aux principes de l'art, on ne trouve ici qu'un assemblage confus de figures, ou plutôt de demi-figures, car aucune n'offre un développement complet; et la scène en est tellement obstruée, qu'on n'entrevoit pas la possibilité de pénétrer au-delà du premier plan. Cependant cette disposition vicieuse n'est que le moindre défaut de l'ouvrage. L'incorrection et la trivialité du dessin s'y manifestent jusques dans les plus petits détails, et sont d'autant moins excusables, que le dessin est la partie de l'art qui s'est le plus perfectionnée depuis la réformation de notre école.

L'expression, et c'est à ce mérite que l'auteur du tableau paraît avoir plus de prétention, ne lui a pas mieux réussi. Que dire de ces malheureux, dont quelques-uns sont absolument nus et les autres à peine couverts de misérables haillons, souillés du sang de leurs blessures, et dont les traits bas et ignobles annoncent, de la part du peintre, un système de laideur bien prononcé? Singulier ensemble qui paraît avoir été combiné tout exprès pour blesser les regards, affliger le cœur, et offenser le goût.

Le coloris, sous quelques rapports, annonce des dispositions; certaines parties de nu, isolées, sont d'un ton vrai, assez fin, mais sans liaison ni harmonie,

et noyées dans un chaos de teintes crues et discordantes. Quelques-unes des figures les moins médiocres ont paru de faibles et indigestes réminiscences de chefs-d'œuvre bien connus. Au surplus, le tableau paraît en général, très-péniblement élaboré, la touche en est incertaine, maigre, timide, et l'artiste, entreprenant un travail de cette importance, a trop présumé de ses forces et n'a pas senti combien il lui manquait en étude et en expérience.

Si nos observations sont rigoureuses, il ne faut en attribuer la sévérité qu'aux louanges excessives dont on n'a pas craint d'accabler un jeune peintre, qui a besoin d'être conseillé, conduit dans la bonne voie, et non préconisé sans raison ni mesure. Au surplus, nous n'avons d'autre but que l'intérêt de l'art, celui de l'artiste lui-même; et s'il vient à reconnaître jusqu'à quel point il s'est égaré, il ne pourra que nous savoir gré de notre franchise.

Planche 34.e — *Henri IV jouant avec ses enfans ; tableau de* M. Ingres.

[Hauteur 15 pouces, largeur 19 pouces.]

Henri IV jouait avec ses enfans, lorsque l'embassadeur d'Espagne fut admis en sa présence. Avez-vous des enfans, lui dit le Roi? Oui, Sire. — En ce cas, je vais achever le tour de la chambre.

Le même sujet, peint par M. Révoil, a été vu à l'une des dernières expositions, et nous en avons donné l'esquisse; celui-ci, peint dans de plus petites proportions, n'est pas moins agréable, sous le rapport de la composition et de la finesse de pinceau. M. Ingres a parfaitement saisi le caractère de ses personnages et le costume du temps. S'il laisse quelque chose à désirer, c'est pour le coloris; le rouge domine un peu trop dans les carnations.

Ce joli tableau appartient à M. le duc de Blacas.



Ingres pinx.t Reveil sc.

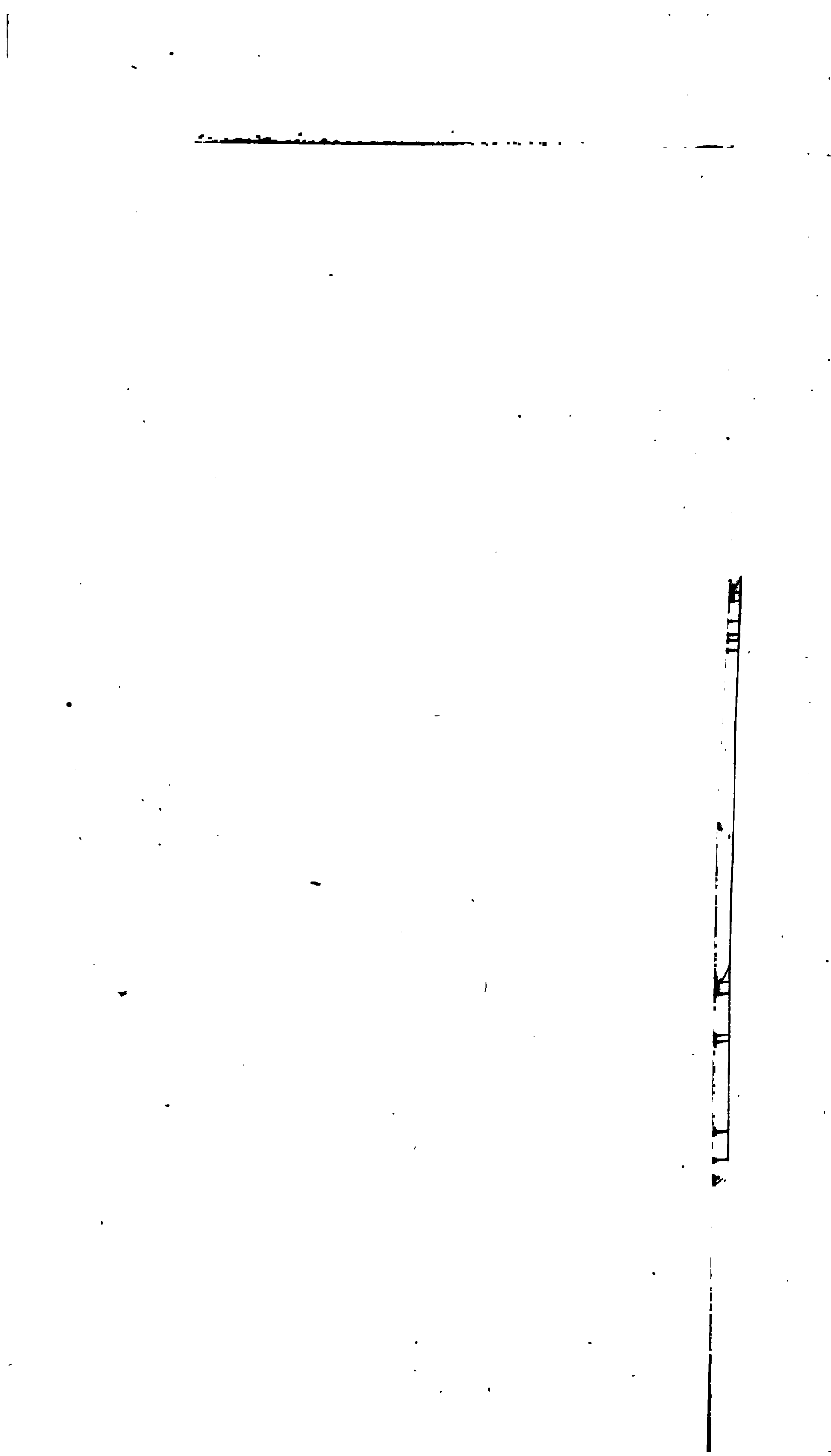


Planche 35.e et 36.e — *Raphaël présenté à la duchesse d'Urbin; tableau de* M. Menjaud.

[Hauteur 3 pieds 9 pouces 6 lignes, largeur 3 pieds 1 p.]

Raphaël, âgé d'environ vingt ans, est présenté par son père à la duchesse d'Urbin, qui lui donne une lettre de recommandation pour aller à Florence étudier la peinture sous le Pérugin.

Les moindres circonstances de la vie d'un artiste aussi célèbre que Raphaël offrent toujours de l'intérêt, surtout lorsqu'elles fournissent le sujet d'une composition pittoresque où peuvent se trouver réunies la grâce de l'expression et l'élégance des formes. M. Menjaud, qui depuis long-temps a consacré son pinceau aux scènes historiques du moyen style, a traité celui-ci avec le goût qui caractérise son talent; et quoique ce soit plutôt ce qu'on appelle un sujet d'apparat qu'un sujet d'expression, cependant les caractères sont assez bien rendus pour que l'on ne songe pas à désirer qu'ils fussent un peu plus prononcés et plus étudiés. Le fond du tableau n'a pas dû paraître assez terminé; en effet, l'ayant examiné de près, nous avons reconnu que ce fond n'était qu'une ébauche. L'artiste, surpris par l'époque de l'exposition, et craignant de ne pas avoir fini assez tôt, aura sans doute mieux aimé envoyer son tableau dans l'état où il se trouvait que de s'exposer à le voir refusé après l'ouverture du salon. Beaucoup d'autres cependant ont été admis après coup. Celui-ci aurait obtenu la même faveur, et son succès aurait été plus complet.

Nous joignons ici la traduction de la lettre de la duchesse d'Urbin.

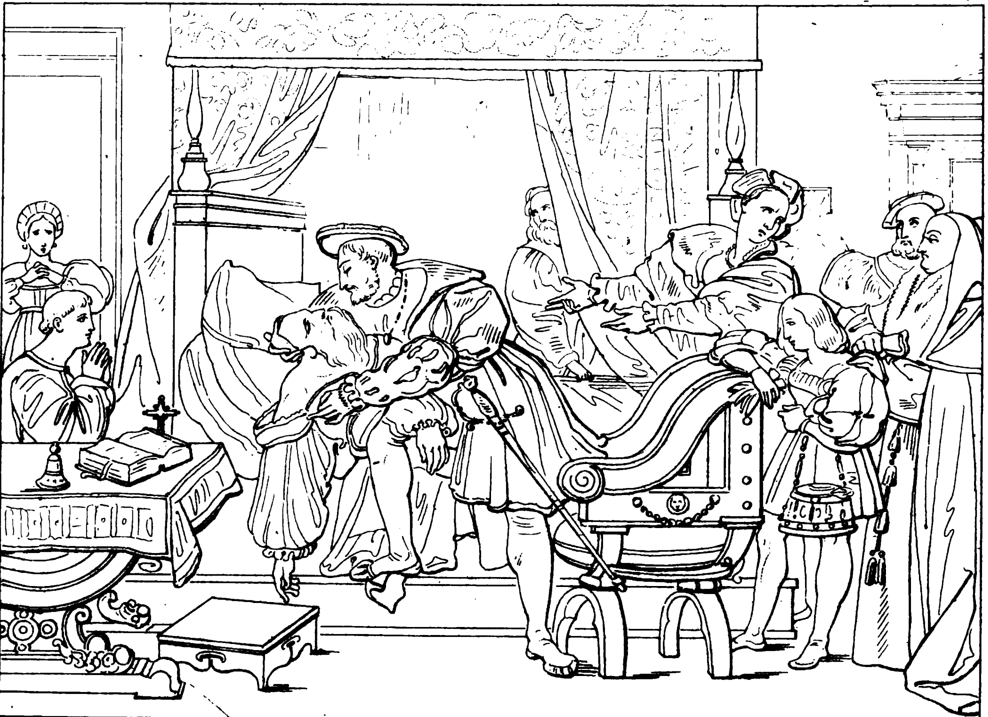
Au magnifique et puissant seigneur Pierre Soderini, Gonfalonnier de la république de Florence.

Urbin, le 1er octobre 1504.

Magnifique Seigneur, révéré comme un père, le jeune Raphaël d'Urbin, sera celui qui vous présentera cette lettre. Je sais que son père, que j'affectionne, a beaucoup de talent, ainsi que son fils, jeune homme aimable et discret. Toutes ces considérations font que je l'aime beaucoup et que je désire qu'il arrive à une très-grande perfection. Enfin, je le recommande à votre seigneurie le plus instamment qu'il m'est possible, en la priant, par amour pour moi, de l'aider et de le favoriser en toute occurrence. Je regarderai comme faits à moi-même tous les plaisirs et les services que rendra votre Seigneurie au jeune Raphaël : elle ne pourrait rien faire qui me fût plus agréable.

Je me recommande à votre Seigneurie, etc., etc.

JEANNE DE LA ROVÈRE,
Duchesse d'URBIN.



Ingres pinx.t *Reveil sc.*

Planche 37.e — *La mort de Léonard de Vinci ; tableau de* M. Ingres.

[Hauteur 15 pouces, largeur 19 pouces.]

Léonard de Vinci demeura à Florence jusqu'en 1513, y travailla pour plusieurs particuliers, et après la mort de Jules II, accompagna Julien de Médicis à Rome. Le nouveau pontife lui commanda un tableau. Cependant l'émulation qui régnait entre Léonard et Michel-Ange engagea ce dernier à quitter Florence pour se rendre, ainsi que son rival, à la cour du pape; mais comme leur inimitié amenait chaque jour de nouveaux différens, et que les élèves de l'un et de l'autre travaillaient sans cesse à diminuer la réputation de deux hommes que devait unir constamment la gloire, Léonard de Vinci, fatigué de ces querelles toujours renaissantes, céda aux sollicitations de François Ier., et vint en France, quoique âgé de plus de 60 ans, pour jouir des bienfaits de ce prince, et, si l'on peut dire ainsi, terminer une vie honorable par une mort dont les arts doivent garder le souvenir. En 1519, à l'âge de 67 ans, retenu dans son lit par de vives douleurs, cet homme célèbre, aussi recommandable par ses vertus que par ses talens, fut tellement touché de la bonté du monarque qui venait le visiter, que, se soulevant pour lui témoigner son respect, il retomba entre les bras du prince, qui reçut ses derniers soupirs. Il ne fut que cinq ans en France, et comme il était presque toujours incommodé, il n'y fit aucun ouvrage.

Le petit tableau, dont nous donnons ici le trait, est le pendant de celui d'Henri IV, (pl. 34 de ce même volume), et se fait également remarquer par l'agrément de la composition et la finesse de l'expression. Il appartient, ainsi que le tableau d'Henri IV, à M. le duc de Blacas.

On a pensé que la figure de François Ier. aurait plus de dignité si le corps était moins penché, et si la tête était un peu plus éloignée de celle de Léonard de Vinci. Le prince ne témoignerait pas une plus grande affliction s'il voyait expirer son père ou un ami d'un rang égal au sien. Ce groupe, qui sans doute a été dessiné d'imagination, présente quelques raccourcis dont on cherche à se rendre compte.



Gassier pinx.t Reveil sc.

Planche 38.e — *La Transfiguration ; tableau* de M. Gassies.

[Hauteur 12 pieds 6 pouces, largeur 9 pieds 6 pouces.]

Quelques personnes ont paru surprises qu'un peintre de nos jours ait osé traiter un sujet que Raphaël a rendu d'une manière si merveilleuse que son tableau est considéré non-seulement comme le chef-d'œuvre de l'artiste, mais comme le chef-d'œuvre de la peinture. On peut répondre à cela, que le sujet a sans doute été indiqué à M. Gassies ; que si les peintres modernes étaient obligés de renoncer aux sujets traités par les artistes célèbres qui les ont précédés, il y en aurait bien peu sur lesquels il leur fût permis de s'exercer ; et qu'au surplus, il n'y a pas lieu de penser que M. Gassies ait eu la prétention de lutter contre Raphaël. Ce grand peintre a d'ailleurs enrichi sa composition de scènes accessoires, qui pouvaient n'y pas figurer, et que peut-être on trouverait au moins superflues si Raphaël n'y eût pas déployé toutes les ressources de son pinceau. M. Gassies s'est renfermé strictement dans le sujet, et l'a rendu d'une manière très-satisfaisante. On y trouve un bon goût de dessin et de coloris, un effet harmonieux et des draperies bien ajustées. C'est un des meilleurs tableaux de l'exposition. Il a été commandé par S. Ex. le Ministre de l'Intérieur.

Planche 39.e — *Le Serment des trois Suisses ; tableau de* M. Steube.

[Hauteur 6 pieds 1 pouce, largeur 5 pieds 1 pouce.]

« Werner Stauffacher, Walter Furst et Arnold Melchtal, indignés de la tyrannie que les baillis Autrichiens exerçaient sur leurs concitoyens, se réunissent, en 1307, dans la prairie de Grütly, au bord du lac des Quatre-Cantons, pour prêter serment de rendre la liberté à leur patrie. »

Ce sujet rappelle naturellement celui du *serment des Horaces*, qui a fait la réputation d'un des peintres les plus célèbres de notre école. Mais les deux sujets ont été et devaient être conçus dans un autre style.

Dans leurs attitudes, dans leur costume, ces trois personnages suisses n'offrent rien de noble et d'élégant, leur physionomie ne présente rien d'héroïque. Mais en faisant remarquer combien il y a peu de rapport entre cette composition et celle des *Horaces*, nous ne prétendons pas faire valoir l'une au préjudice de l'autre. M. David avait à peindre des héros de l'ancienne Rome, et leur a donné le caractère convenable. M. Steube, en peignant un trait de l'histoire moderne et des personnages tirés de la classe commune, devait employer d'autres formes et un autre style. Si M. David eût adopté le même style et les mêmes formes, et que M. Steube eût voulu relever ses personnages en leur donnant le caractère des héros de l'antiquité, ces deux peintres se seraient également éloignés de leur but, M. Steube en voulant trop embellir la nature, M. David en la ramenant au type le plus vulgaire.



Steube pinx.t Reveil sc.

Quoique l'un et l'autre aient traité convenablement leur sujet, nous sommes loin d'assimiler l'ouvrage de l'élève à celui du maître. La réputation de l'un est assurée depuis long-temps; l'autre se fera connaître par des productions étudiées, et soignées avec cet amour de son art qui le porte à ne rien négliger, à ne rien hasarder et à prendre la nature pour guide jusque dans les moindres détails. C'est sous ces différens rapports que le tableau de M. Steube a obtenu le suffrage des hommes de goût, amis du simple et du vrai. Ses figures sont exécutées avec une grande finesse de pinceau. L'effet de lune est assez bien senti, quoiqu'au premier aspect le ton général paraisse un peu verdâtre. Les détails semblent trop précis, trop arrêtés pour des objets placés dans l'ombre; et peut-être désirerait-on dans la touche un peu plus de vague et de mystérieux.

Planche 40.e — *Le Martyre de Saint Étienne ; tableau de* M. Mauzaisse.

[Hauteur 12 pieds 6 pouces, largeur 15 pieds 6 pouces.]

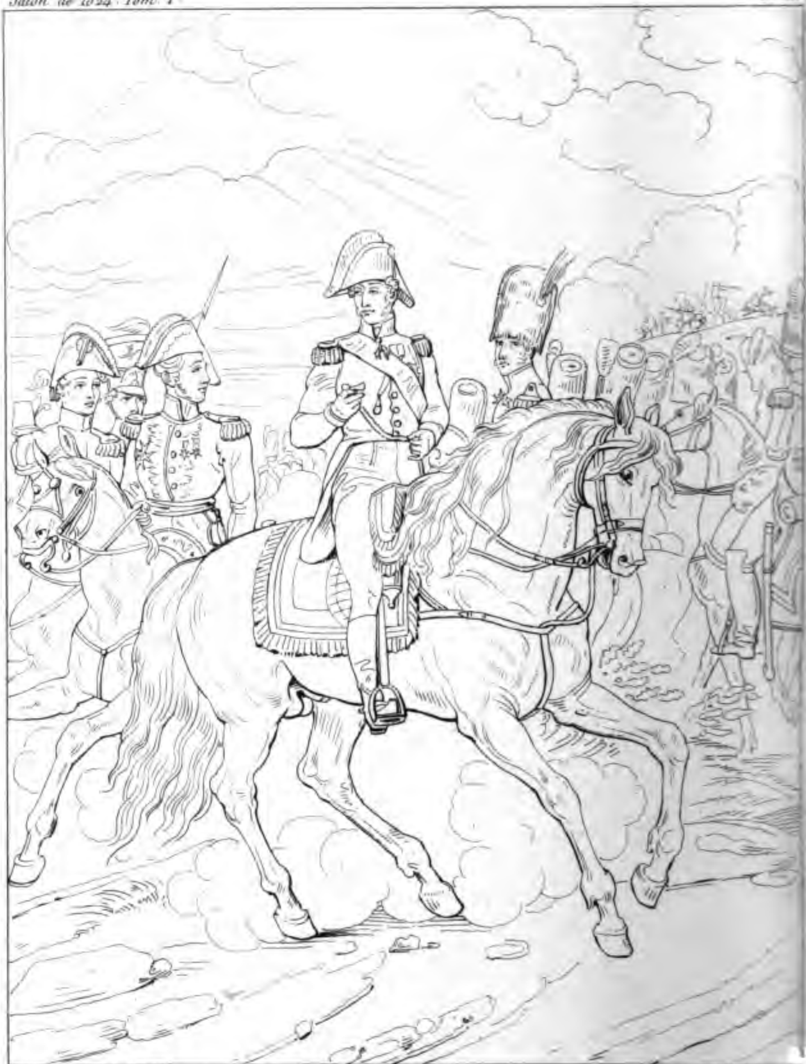
Ce tableau, le plus considérable que l'artiste ait produit à l'exposition publique, est son coup d'essai dans un genre bien différent de celui dans lequel il s'est exercé précédemment, et d'un assez bon augure pour faire espérer que l'auteur ne tardera pas à acquérir ce qu'il peut encore laisser à désirer.

Il y a du mouvement dans la composition, de la variété dans les attitudes et dans les caractères des personnages. Un bon goût de dessin, mais de légères incorrections; une fraîcheur de coloris trop également répandue; une touche large et brillante, à laquelle on préférerait en général un peu plus d'abandon.

M. Mauzaisse a déjà pris rang parmi nos artistes les plus distingués; il semble n'avoir plus besoin que de consulter les grands maîtres, et d'étudier, pour l'effet pittoresque et pour la force de l'expression, la marche qu'ils ont suivie dans l'exécution de leurs chefs-d'œuvre.



Mauzaisse pinx^t. — *Reveil sc.*



Horace Vernet pinx.t Reveil sc.

Planche 41.e — *Portrait équestre de S. A. R. Mgr. le Dauphin; par* M. Horace Vernet.

[Hauteur 11 pieds 6 pouces, largeur 9 pieds 8 pouces.]

Monseigneur le Dauphin est représenté à cheval, accompagné de quelques officiers supérieurs. Ce tableau a été commandé par S. Exc. le ministre de la maison du Roi.

Ce beau portrait, qui joint au mérite de la ressemblance une brillante exécution et la vigueur de l'effet pittoresque, a constamment attiré l'attention du public et réuni tous les suffrages. On contemple avec un double sentiment de reconnaissance et d'admiration l'auguste libérateur de l'Espagne, et l'on ne peut que féliciter le peintre auquel a été confié le soin de transmettre ses traits à la postérité, d'avoir rempli cette tâche honorable avec autant de succès que de zèle.

On ne vit au dernier salon 1822 qu'un tableau de M. Horace Vernet; c'était le seul qu'il ne put soustraire à l'exposition : il appartenait au Roi. Nous ne prétendons pas juger les motifs qui déterminèrent cet artiste à s'éloigner aussi brusquement des regards du public, dont il n'a jamais reçu que des témoignages d'estime et de bienveillance. Cependant M. Horace Vernet ne renonça pas tout-à-fait aux éloges que devaient lui obtenir les nouvelles productions de son pinceau. Elles restèrent exposées dans son atelier, où furent admis un certain nombre d'amateurs privilégiés; mais quelle que pût être leur affluence, on peut bien dire que cette exposition, comparée à celle du Louvre, était une espèce d'incognito: il n'en fut question que dans quelques sociétés.

Cette fois-ci M. Horace Vernet a mieux entendu les intérêts de sa gloire. Faisant un choix parmi les tableaux qu'il a exécutés dans l'espace de cinq années, il en a présenté plusieurs au salon, dont quelques-uns, il est vrai, n'auraient plus le mérite de la nouveauté, si l'on ne voyait pas toujours avec un plaisir nouveau les productions de ce célèbre artiste. Il y en a de tous les genres, de tous les styles, de toutes les dimensions; et si on ne les admire pas tous également, du moins, à l'exception de deux ou trois, il n'y en a aucun qui ne donne une idée de l'heureuse flexibilité de son talent. Sous ce dernier rapport, M. Horace Vernet s'est constitué l'émule de tous les peintres. Mais ce n'est point assez pour un artiste de son rang, de s'essayer dans divers genres où il trouve des égaux; il lui serait plus avantageux de se renfermer dans les compositions où il a obtenu une supériorité qui ne peut lui être contestée.



Scheffer pinx.t Reveil sc.

Planche 42.[e] — *Saint Thomas d'Aquin prêchant la confiance dans la bonté divine pendant la tempête ; tableau de* M. Scheffer aîné.

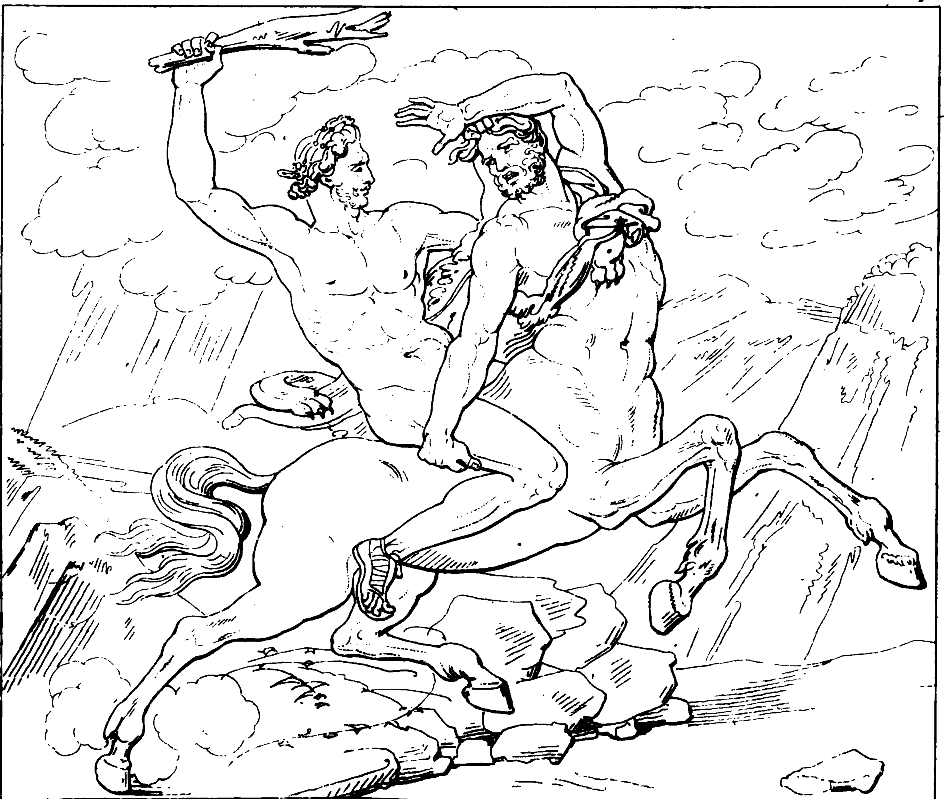
[Hauteur 11 pieds 4 pouces, largeur 9 pieds 4 pouces.]

Ce tableau traité d'un manière originale, digne d'être remarqué pour le mouvement de la composition, la simplicité et la vérité des caractères, la vigueur de l'effet et du coloris, la facilité et le moëlleux du pinceau, est sans contredit un des meilleurs de l'exposition : on pourrait dire que c'est un ouvrage de maître. Il fait regretter que M. Scheffer qui, depuis l'exécution de ce tableau, en a produit beaucoup d'autres, de genres bien différens, se soit aussi évidemment écarté des principes sévères qui l'ont dirigé dans ses premiers travaux. Son tableau de la Mort de Gaston de Foix, que l'on voit exposé près de celui-ci, et qui ne paraît pas même entièrement terminé, annonce un sytême vicieux dans les plus nobles parties de l'art : composition indigeste et confuse, incorrection de dessin, pinceau négligé, heurté, et surtout absence de goût; tant de défauts réunis sont loin d'être compensés par quelques détails assez bien rendus et passablement coloriés, mais qui feraient soupçonner que le peintre a sacrifié le principal à l'accessoire.

Après avoir considéré ce dernier tableau, conçu dans un style un peu barbare, on ne croirait jamais devoir attribuer au même artiste nombre de petites compositions du genre familier, traitées dans un goût gracieux, léger, même un peu superficiel. L'excellent tableau de

Saint Thomas d'Aquin paraît tenir le milieu entre ces deux extrêmes, dont M. Scheffer fera bien de s'éloigner. Ce n'est pas que nous veuillions jeter de la défaveur sur ces petits sujets; mais ils semblent peints de pratique, et si l'artiste a quelquefois consulté la nature, il n'en a pas assez étudié les formes ni varié le coloris.

Le tableau de Saint Thomas d'Aquin appartient vraisemblablement à l'une des églises de la capitale, du moins il y était exposé avant l'époque du salon.



Allaux pinx.t *Reveil sc.*

Planche 43.e — *Scène du combat des Centaures et des Lapithes ; tableau de* M. Allaux.

[Hauteur 8 pieds 6 pouces, largeur 10 pieds.]

Les Lapithes, peuple de la Thessalie, s'étaient rendus fameux non-seulement par leur habileté à manier les chevaux, mais encore par leurs guerres contre les Centaures. Aux noces de Pyrithoüs, ces derniers s'étant enivrés et ayant insulté les femmes, Thésée et les Lapithes en tuèrent un grand nombre, et mirent le reste en fuite.

Nous avons inséré dans ce même volume, planche 16, un tableau de M. Allaux, dont le sujet est Mercure et Pandore. Ce groupe, d'une disposition élégante, mais composé dans le style léger et peint dans le ton frais et vaporeux qui convient aux morceaux de décors, a dû être considéré comme une production de ce genre, et non jugé rigoureusement. M. Allaux a montré dans ce second tableau un goût de composition plus sévère, un coloris plus chaud et plus vigoureux, soutenu par la fermeté des contours et le moëlleux du pinceau. Ce morceau a été généralement goûté des amateurs et a obtenu le suffrage des artistes. Il y a peut-être un peu d'égalité, pour ne pas dire de monotonie, dans les carnations.

Nous remarquons, à l'occasion de ce tableau, que, depuis quelque temps, plusieurs artistes affectent de donner soit à un seul groupe, soit à de simples morceaux d'étude, un titre au moyen duquel ils relèvent l'importance de leur composition, en la rattachant, tant bien que mal, à un sujet connu. Ces titres pompeux n'ajou-

tent rien au mérite de l'ouvrage, et ce mérite serait même plus complet et mieux senti si le sujet n'était présenté que pour ce qu'il est réellement. Nous pensons que le tableau de M. Allaux aurait obtenu le même succès s'il eût simplement annoncé un Lapithe domptant ou réduisant un Centaure. Cet artiste, actuellement pensionnaire du Roi à l'académie de Rome, est un de ceux qui paraîssent avoir retiré le plus de fruit de leur séjour en Italie.



Sigalon pinx^t *Reveil sc.*

Planche 44.e — *Locuste remettant à Narcisse le poison destiné à Britannicus ; tableau de* M. Sigalon.

[Hauteur 7 pieds 1 pouce, largeur 9 pieds 1 pouce.]

La tragédie de Britannicus a fourni le sujet de ce tableau. Narcisse s'exprime ainsi en parlant de Locuste :

Elle a fait expirer un esclave à mes yeux,
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie
Que le nouveau poison que sa main me confie.

Le poète a renfermé dans ce peu de mots le récit de l'infâme confident de Néron, et en effet, Narcisse ne devait rien dire de plus : les détails de cet horrible empoisonnement, prélude d'un crime encore plus affreux, n'eussent été que superflus et révoltans. Mais M. Sigalon a cru y trouver le sujet d'un tableau, et nous pensons qu'il s'est doublement trompé. Ces détails très-accessoires ne nous semblent pas mériter d'occuper la pensée d'un artiste, et si M. Sigalon en a jugé autrement, au moins devait-il observer les convenances, les formes, le costume, qui peuvent caractériser le sujet et lui donner de la vraisemblance.

En effet, à qui persuadera-t-on que Locuste, cette fameuse empoisonneuse que Néron combla de bienfaits en plusieurs circonstances, qu'il daignait admettre dans ses appartemens, et à qui il donna des élèves pour les instruire dans son horrible métier ; à qui persuadera-t-on que Locuste, voulant essayer, sous les yeux de Narcisse, le poison destiné à Britannicus, se soit avisée de conduire le confident de l'empereur dans une espèce de repaire abandonné aux oiseaux de nuit et aux reptiles? Qu'elle ait osé

se présenter échevelée, presque nue, et n'ayant pour cacher une partie de son corps hideux, qu'un lambeau d'une draperie informe? Son visage, qu'anime un affreux sourire, n'a même rien de féminin; ce sont les traits d'un homme, d'un homme de la physionomie la plus ignoble.

Quel est ce perssonage de si pauvre apparence et qui paraît plongé dans les réflexions? Est-ce là ce fastueux et insolent favori, non moins prodigue qu'avide de richesses, possesseur, dit-on, d'un revenu de 50 millions, et dont les dépenses ne le cédaient pas à celles de l'empereur même? Enfin que dire de ce hibou et de ees deux serpens, venus là tout exprès pour voir expirer le malheureux esclave et complèter cette scène, non pas historique ni tragique, mais de sortilége ou de fantasmagorie? N'étendons pas plus loin nos observations; M. Sigalon, auquel on ne peut refuser un talent réel, a voulu créer du neuf à quelque prix que ce fût, et croyant s'élever jusqu'au terrible, il est tombé dans l'absurde. L'exécution de ce tableau, rappelant, sous bien des rapports, le faire de notre école avant l'époque de sa restauration, ne peut compenser le vice de la composition. Cependant la touche et le coloris annoncent de la facilité; et tout porte à croire que M. Sigalon pourra produire un bon ouvrage lorsqu'il adoptera des idées justes, nobles et avouées par le goût.



Caasies pinx^t. *Reveil sc.*

Planche 45.e — *Sainte Marguerite, reine d'Ecosse, lavant les pieds aux pauvres; tableau de* M. Gassies.

[Hauteur 10 pieds, largeur 12 pieds 6 pouces.]

Sainte Marguerite, petite nièce de Saint Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, ayant été obligée de s'enfuir secrètement pour se soustraire à la tyrannie de Guillaume-le-Conquérant, s'embarqua avec son frère Edgard sur un vaisseau qu'une tempête jeta sur la côte d'Ecosse. Malcolm III, roi du pays, les reçut l'un et l'autre, et leur fit un accueil très-favorable. Marguerite édifia bientôt l'Ecosse par le spectacle de toutes les vertus. Malcolm, moins touché de sa beauté que de ses belles qualités, lui proposa de l'épouser : elle fut mariée et couronnée reine d'Ecosse en 1070; elle était dans la 24.e année de son âge. Le roi était si charmé de sa sagesse et de sa piété, que non-seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'état. Dieu bénit son mariage par la naissance de six princes et de deux princesses.

Marguerite regardait le royaume d'Ecosse comme une grande famille dont elle était la mère. Sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua surtout à réformer les abus et à bannir l'ignorance dans laquelle croupissaient la plupart des Ecossais par rapport à leurs principaux devoirs. Elle protégeait ceux qui excellaient dans les arts et les sciences. On admirait principalement en elle une tendre compassion pour les pauvres, et souvent, pour les assister, elle se privait d'une partie de ce qui était destiné à ses propres

besoins. Elle visitait les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser de contempler avec surprise son humilité et ses attentions.

C'est ce dernier trait du caractère admirable de Sainte Marguerite, qui a fourni le sujet du tableau de M. Gassies; il est composé et dessiné largement, d'un bon effet et touché avec fermeté. Les ouvrages de cet artiste sont généralement exécutés dans un style propre à la décoration des églises et des palais; ce tableau et quelques autres qu'il a produits précédemment ou exposés cette année au salon, feraient d'excellens modèles de tentures pour la manufacture royale des Gobelins.



Marigny pinx.t Reveil sc.

Planche 46.e — *Le Christ au pied de la Croix ; tableau de* M. Marigny.

[Hauteur 12 pieds, largeur 7 pieds 6 pouces.]

Ce tableau, composé avec sentiment, mais dont quelques personnes ont trouvé la disposition un peu théâtrale, a dû plaire aux artistes beaucoup plus qu'aux gens du monde, à qui les productions des maîtres anciens ne sont pas assez familières pour qu'ils puissent juger les ouvrages modernes qui s'en rapprochent sous le rapport du style et de l'exécution.

M. Marigny, dont on n'avait encore vu que le coup d'essai au salon de 1822 a fait des progrès considérables, et son talent mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il ne rappelle, sous aucun aspect, le faire habituel de notre école. En plaçant ce tableau à une très-grande hauteur dans la salle d'exposition, on ne lui a fait aucun tort ; traité et touché largement dans les masses, il est peu terminé dans les détails, et, vu de près, il ne présente, pour ainsi dire, qu'une savante esquisse ; vu de loin, il offre dans son ensemble un grand goût de dessin, des masses d'ombres tout à la fois solides et transparentes, des lumières vives bien ménagées, mais un peu blanches, une expression noble, un effet harmonieux et soutenu. Ce morceau est destiné pour une église de Paris.

Planche 47.e — *Michel - Ange ; tableau de* M. Pérignon.

[Hauteur 3 pieds 6 pouces, largeur 4 pieds 7 pouces.]

Michel-Ange ayant exécuté pour Pierre - François de Médicis une statue de Cupidon, une personne à qui il la fit voir l'admira au point de lui conseiller de l'enterrer dans un lieu où l'on devait bientôt fouiller. Ce morceau fut découvert quelque temps après, réputé antique, et acheté comme tel par le cardinal Saint Georges. Michel-Ange alors se déclara l'auteur de cette figure, et le prouva en présentant le bras qu'il avait cassé avant d'enfouir la statue.

L'intérêt de cette composition consiste non-seulement dans l'anecdote qu'elle rappelle, mais dans la réunion des divers personnages que le peintre y a placés, tous agréablement variés d'attitudes, d'âge, de caractère et de costumes; il manque à ce tableau ce fini précieux, qui n'est pas toujours la preuve d'un grand talent, mais d'après lequel les amateurs jugent assez ordinairement le mérite d'un ouvrage. Celui-ci n'en est pas moins digne d'être accueilli.



Pérignon pinx.t Roveil sc.



Roehn père pinx.t Reveil sc.

Planche 48.e — *Intérieur d'une forge de village ; tableau de* M. Roehn père.

[Hauteur 2 pieds 6 pouces, largeur 3 pieds 1 pouce.]

Dans le nombre de neuf tableaux de genre que M. Roehn père a exposés au salon, tous remarquables par la vigueur du coloris et la naïveté de l'expression, nous avons choisi celui qui nous a paru le plus susceptible d'être rendu au simple trait. Quant à l'effet pittoresque, nous ne pouvons en donner qu'une légère idée, en faisant observer que la scène est éclairée par le feu de la forge. Les détails de cet agréable tableau sont étudiés, mais touchés largement. Un des autres morceaux exposés par M. Roehn appartient à S. A. R. M.me la Duchesse de Berri, et a pour titre le *vieux Vendéen*. Ce vieux guerrier offre ses armes à la Vierge, et la remercie de lui avoir accordé la grace de défendre la cause de son roi. Un autre tableau du même artiste représente une vue prise de l'île de Neuilly. Il appartient à S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans.

Planche 49.e — *Saint Vincent de Paul ; tableau de* M. Meynier.

[Hauteur 11 pieds, largeur 14 pieds.]

Ce sujet est le même que celui du tableau dont nous avons donné la gravure, planche 13 de ce volume « Aujourd'hui ils vivent, disait Vincent de Paul, en montrant ces pauvres enfans, aujourd'hui ils vivent ; demain ils mourront si vous les abandonnez. » Ces paroles produisirent l'effet que le saint en attendait. On distingue parmi les principaux personnages, M.me Legros de Marillac, fondatrice des sœurs de la Charité, M.me de Miramionne, jeune alors ; M.me la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu ; c'est elle qu'on aperçoit à gauche sur le devant du tableau.

Ce tableau, bien composé et d'une belle ordonnance pour la disposition des groupes et le choix des costumes se fait encore remarquer par la sûreté et la facilité de l'exécution. On regrette que l'artiste n'ait pas eu à sa disposition les portraits de quelques-uns de ses personnages, leurs physionomies auraient offert un caractère plus frappant, une expression plus variée. En consultant la nature pour peindre cette foule de jolis enfans qui animent la scène, l'artiste a peut-être employé trop fréquemment les mêmes modèles ; il règne entre ces derniers une sorte de ressemblance qui ne pourrait exister qu'entre les enfans d'une même famille. Ce tableau a été commandé par S. Exc. le ministre de l'Intérieur.



Meynier pinx.t

Reveil sc.



Drolling pinx.t Reveil sc.

Planche 50.e—*La Séparation d'Hécube et de Polyxène ; tableau de* M. Drolling.

[Hauteur 9 pieds 9 pouces, largeur 12 pieds.]

On raconte qu'Achille ayant entrevu Polyxène pendant une trève, en étant devenu amoureux et l'ayant demandée en mariage, consentit à aller serètement l'épouser, en présence de sa famille, dans un temple d'Apollon qui était entre la ville de Troie et le camp des Grecs : Pâris et Déiphobe s'y rendirent avec Priam, et dans le tems que Déiphobe tenait Achille embrassé, Pâris lui porta un coup mortel. Polyxène, au désespoir de la mort d'un prince qu'elle aimait, et d'en être la cause innocente, se retira au camp des Grecs, où elle fut reçue avec honneur par Agamemnon ; mais s'étant dérobée de nuit, elle se rendit sur le tombeau de son époux et s'y perça le sein. Une autre tradition, plus connue porte que Polyxène fut immolée par les Grecs sur le tombeau d'Achille. C'est celle qu'ont suivie Eurypide dans sa tragédie d'Hécube, et Ovide dans ses Métamorphoses, M. Drolling, a emprunté son sujet du tragique grec.

L'exécution de ce tableau fait honneur à l'artiste déjà connu par d'autres ouvrages cités avec éloges. Les têtes, les pieds, les mains, toutes les parties de nu sont parfaitement rendues, et dignes d'être données pour modèles, soit pour la touche, soit pour le coloris, aux jeunes gens qui commencent à manier le pinceau. M. Drolling, paraît s'être occupé principalement de l'expression ; mais les mouvemens de ses figures, un peu outrés, sont dépourvus de cette dignité qui convient aux personnages

qu'il a mis en scène; et leurs traits, quoique animés, n'ont guère que le simulacre de l'expression, tel qu'on le remarque ordinairement dans les personnages de théâtre.

On a beaucoup loué la figure et surtout la tête de Polyxène, pour le calme qui règne dans ses traits et dans ses regards. Mais en la jugeant avec sévérité, nous la trouvons seulement impassible. Et quels que soient le calme et la résignation d'une jeune princesse que l'on sépare de sa famille pour l'entraîner à l'autel où elle va être immolée, elle doit éprouver un sentiment quelconque et ses traits doivent l'exprimer.

L'attitude d'Hécube, qui cherche à retenir sa fille, n'est pas heureuse et manque de noblesse; c'elle d'Ulysse est beaucoup trop tourmentée, et n'est pas exempte d'incorrection.



Gassies pinx.t Reveil sc.

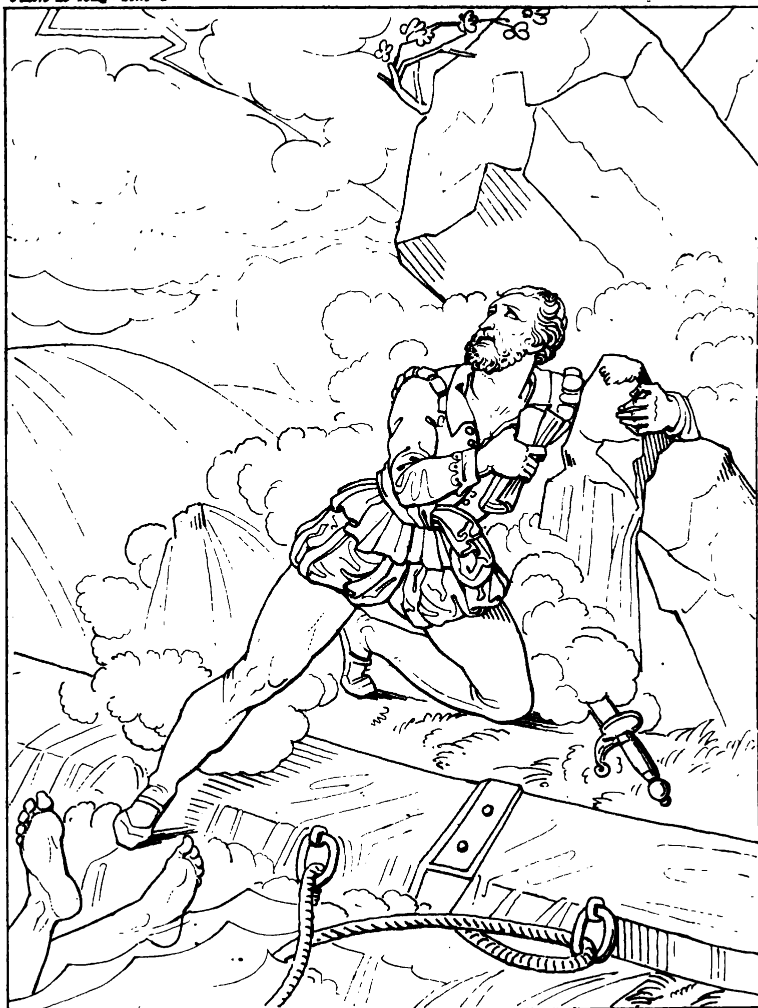
Planche 51.e — *Clémence de Louis XII; tableau de* M. Gassies.

[Hauteur 10 pieds, largeur 15 pieds 2 pouces.]

Louis XII étant parvenu au trône en 1498, après la mort de Charles VIII, ne tarda pas à faire éclater sa bienfaisance. Il soulagea le peuple et pardonna à ses ennemis. Louis de la Trimouille l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, et craignait son ressentiment; il fut rassuré par ces belles paroles : « Ce n'est point au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans. » Louis XII avait fait une liste des seigneurs dont il avait eu à se plaindre sous Charles VIII, et marqué leurs noms d'une croix; ils se crurent perdus, et presque tous voulaient s'éloigner. Il les fit appeler et leur dit : « La croix que j'ai jointe à vos noms ne devait pas vous annoncer de vengeance; elle marquait, ainsi que celle de Notre Sauveur, le pardon et l'oubli des injures. »

C'est ce dernier trait qui a fourni à M. Gassies le sujet du tableau dont nous donnons ici la gravure, et qui, sous le rapport des dimensions, du style, de la composition, du dessin, du coloris, s'accorde parfaitement avec celui que représente la planche 45, par le même artiste. Nous croyons cependant avoir remarqué plus de fermeté dans l'effet pittoresque du premier de ces deux tableaux. Le peintre a introduit dans le fond de celui-ci une draperie d'un ton rosé qui en affadit l'aspect. Il serait facile d'y remédier. La figure principale se détacherait mieux du fond. Les têtes, les mains, tous les détails sont touchés d'un pinceau hardi et expéditif. M. Gassies.

a pris rang parmi les artistes qui font honneur à notre école, et dont le talent, dirigé dans de bons principes, promet de ne pas se démentir.



Serrur pinx.t Reveil sc.

Planche 52.e — *Le Camoëns ; tableau de M. Serrur.*

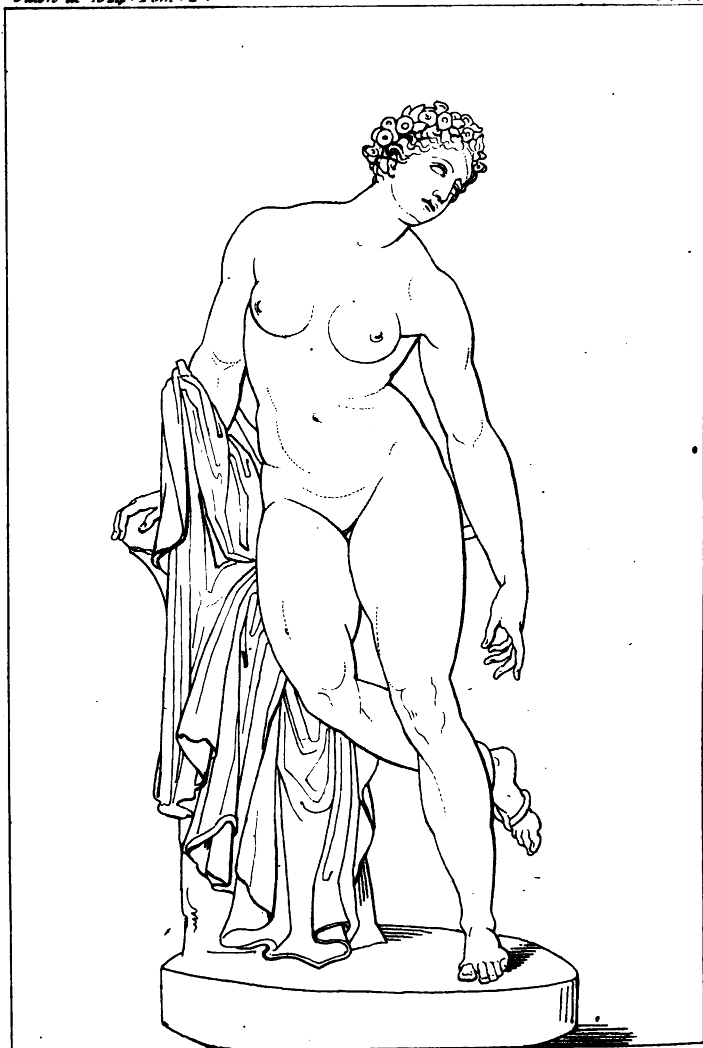
[Hauteur 11 pieds 6 pouces, largeur 9 pieds.]

La vie du Camoëns fut tour à tour consumée par l'effervessence de ses sentimens et par son génie. Il composait des vers au milieu des batailles, et si les périls de la guerre animaient sa verve poétique, la verve poétique animait son courage militaire. Poursuivi par les envieux, et justement irrité de l'oubli dans lequel on le laissait, il s'embarqua pour les Indes en 1553, et arriva à Goa, l'un des établissemeus les plus célèbres des Portugais. Révolté par les abus qui se commettaient dans les affaires de l'Inde, il composa sur ce sujet une satyre dont le vice-roi de Goa fut si indigné, qu'il l'exila à Macao. C'est là qu'il vécut plusieurs années et composa la Lusiade. Camoëns fut enfin rappelé de son exil. En revenant à Goa, il fit naufrage à l'embouchure de la rivière Mécon, en Cochinchine, et se sauva à la nage, en tenant dans sa main, hors de l'eau, les feuilles de son poëme, son trésor, qu'il dérobait à la mer, et dont il prenait plus de soin que de sa propre vie.

Le peintre a représenté le Camoëns, embrassant un rocher, et rendant grâce au ciel d'avoir échappé au naufrage.

Ce tableau, d'une seule figure, dont l'artiste a soigné l'exécution dans tous ses détails, se fait remarquer par la fermeté du dessin et la vigueur du pinceau. Mais cette fermeté peut dégénérer en sécheresse, et si la touche était plus moëlleuse, l'effet du tableau n'en serait pas moins assuré.

Nous ignorons si ce tableau a une destination ; mais quel que soit le lieu où il pourra être placé, on en trouvera les dimensions exagérées. Une figure de grandeur naturelle, ou d'une proportion un peu au-dessus de cette grandeur, est toujours plus satisfaisante. Ce n'est guère que dans la peinture des coupoles, ou des tableaux d'église, placés à un point de vue très-élevé, que l'on donne aux figures des proportions colossales.



Nanteuil inv.t Reveil sc.

Planche 53.e — *Eurydice; Statue en marbre*, *par* M. Nanteuil.

[Hauteur 4 pieds 7 pouces.]

Le peu d'empressement du public à visiter les productions de la sculpture, le dédain qu'il affecte pour les objets qui ne le flattent ni ne l'émeuvent, la froideur avec laquelle il considère les ouvrages qui, selon l'opinion générale, réunissent le plus de véritables beautés, seraient bien capables de détourner d'une aussi noble et aussi pénible carrière les sculpteurs les plus affectionnés à la pratique de leur art. Ce sentiment seul peut les soutenir au milieu des études constantes que nécessitent leurs travaux; car, si l'intérêt était leurs premiers mobile, ils seraient presque toujours trompés dans leur attente. En effet, à l'exception d'un très-petit nombre de sculpteurs qui joignent au talent de produire de bons ouvrages celui de les faire valoir par la voie de la renommée, et de les faire payer généreusement, la plupart semblent languir dans une médiocrité et dans une obscurité décourageantes. La sculpture, qui exige de si longs travaux et des dépenses si considérables, serait bientôt délaissée, et tomberait dans une décadence absolue, si elle n'était soutenue par la munificence du gouvernement.

Cette observation pourrait nous mener loin, et fournir le sujet d'une discussion depuis long-temps renouvelée sur la prééminence de la peinture et de la sculpture, et sur le plus ou le moins de difficultés qu'elles présentent pour arriver à leur but, la création d'un ouvrage aussi accompli que possible. Nous n'oserions pas nous permettre

de décider la question; mais on ne peut nier que les statuaires du premier ordre sont beaucoup plus rares que les grands peintres, que l'on en compte à peine trois ou quatre parmi les premiers; et que le nombre des autres est aussi étendu que celui des différens genres où il leur a plu de s'exercer.

La jolie statue d'Eurydice mourante, dont nous donnons ici le trait, est remarquable par la vérité de l'expression, la grâce et la naïveté des formes, et par le soin qu'a mis l'artiste à l'exécution de son travail.



Berthon pinx.t Reveil sc.

Planche 54.e — *L'enlèvement de Renaud ; tableau de* M. Berthon.

[Hauteur 5 pieds, largeur 4 pieds.]

« Par ses chants harmonieux, l'enchanteresse endort le jeune guerrier, un doux sommeil enchaîne et maîtrise ses sens ; le tonnerre le plus affreux ne saurait l'arracher à ce profond repos, image de la mort, Armide sort du lieu qui la cache, et court à lui dans l'ardeur de se venger.

» Mais quand elle a fixé sur lui ses regards, quand elle a vu ce front calme et tranquille, ces lèvres où repose le sourire, ces yeux dont le sommeil même ne peut lui dérober l'éclat, elle s'arrête ; elle sent expirer sa colère ; assise auprès de lui, elle admire ses grâces et demeure penchée sur son front comme Narcisse sur la fontaine qui réfléchit son image.

» Sur son voile, elle recueille la sueur qui mouille les joues du héros ; d'un souffle amoureux elle rafraîchit l'air qu'il respire ; ce cœur, plus dur que le diamant, plus froid que la glace, se fond, s'amollit, et déjà ne connaît plus que le feu de l'amour.

» Des fleurs qui naissent dans ces beaux lieux, elle forme de tendres, mais d'indissolubles liens : elle en serre les bras et les pieds de Renaud, le fait porter sur son char, et d'un vol rapide s'élève avec lui dans les airs. » (*Jérusalem Délivrée*, *chant* 24.e).

M. Berthon n'a rien négligé pour donner à sa composition le mouvement, la grâce et la variété dont le sujet est susceptible. Armide ordonne aux nymphes, qui

réunissent leurs efforts pour enlever Renaud, de le déposer dans son char. Le coloris de ce tableau est riant et léger, le dessin et la touche en sont très-soignés.

M. Berton a déjà tiré de la Jérusalem Délivrée le sujet de quelques tableaux qui ont obtenu du succès. Le genre gracieux est celui qui paraît convenir plus particulièrement au talent de cet artiste.



Granger pinx.t *Reveil sc.*

Planche 55.e — *S. A. R. Madame la Duchesse d'Angoulême, après avoir passé en revue une partie de l'armée Vendéenne, accueille avec bonté un vieux soldat qui lui montre ses cicatrices ; tableau de* M. Granger.

[Hauteur 2 pieds 5 pouces, largeur 3 pieds 5 pouces.]

Ce tableau, commandé par M. le Préfet de la Seine, fait partie d'une suite de 20 ou 24 sujets ayant la même destination, celle de rappeler quelques-uns des innombrables traits de bonté, de générosité, de bravoure des princes de l'auguste famille des Bourbons. Le magistrat qui a conçu l'idée de cette intéressante collection, l'a plutôt considérée, sans doute, comme un monument historique que comme un monument de l'art. Car les dimensions de ces tableaux n'excèdent pas celles d'une esquisse terminée, et sont trop restreintes pour que l'artiste ait pu y réunir et la ressemblance des personnages, et la vérité de l'expression, et tous les détails qu'exigent des compositions aussi compliquées. Ces divers morceaux, dont quelques-uns seront insérés dans ce recueil, ne doivent donc pas être jugés plus sévèrement sous le rapport de l'exécution que ne le serait une simple esquisse d'un grand tableau. Cependant on a dû remarquer que tous les artistes qui ont obtenu l'honneur de concourir à cette entreprisse y ont mis un zèle tout particulier, et le tableau de M. Granger est nn de ceux qui sont terminés avec le plus de soin.

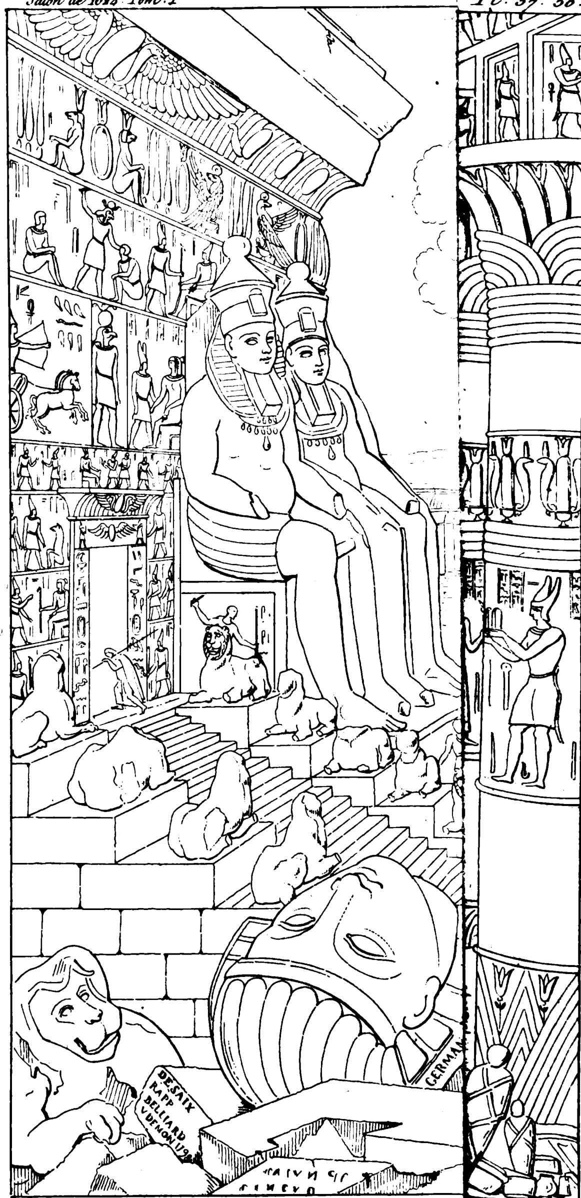
Planche 56.e—*Schéhérazade ; tableau de* M. Destouches.

[Hauteur 3 pieds 5 pouces, largeur 2 pieds 6 pouces.]

Schéhérazade, en présence de sa sœur, raconte au sultan Scharriard une histoire des Mille et une Nuits. Ce sujet, absolument de fantaisie, est composé avec goût ; il fournirait le dessin d'une estampe agréable. Le costume et les accessoires sont bien choisis. Le coloris a de la vivacité, mais moins de finesse que dans quelques autres tableaux du même artiste, et la touche en est moins légère. Celui-ci appartient à M. Didot, propriétaire d'une très-nombreuse collection de bons tableaux des anciennes écoles.



Destouches pinx.t Reveil sc.



Le Comte de Forbin pinx.t   Hibon sc.

Planches 57.e et 58.e — *Ruines de la Haute-Egypte*; *tableau* de M. le Comte de Forbin.

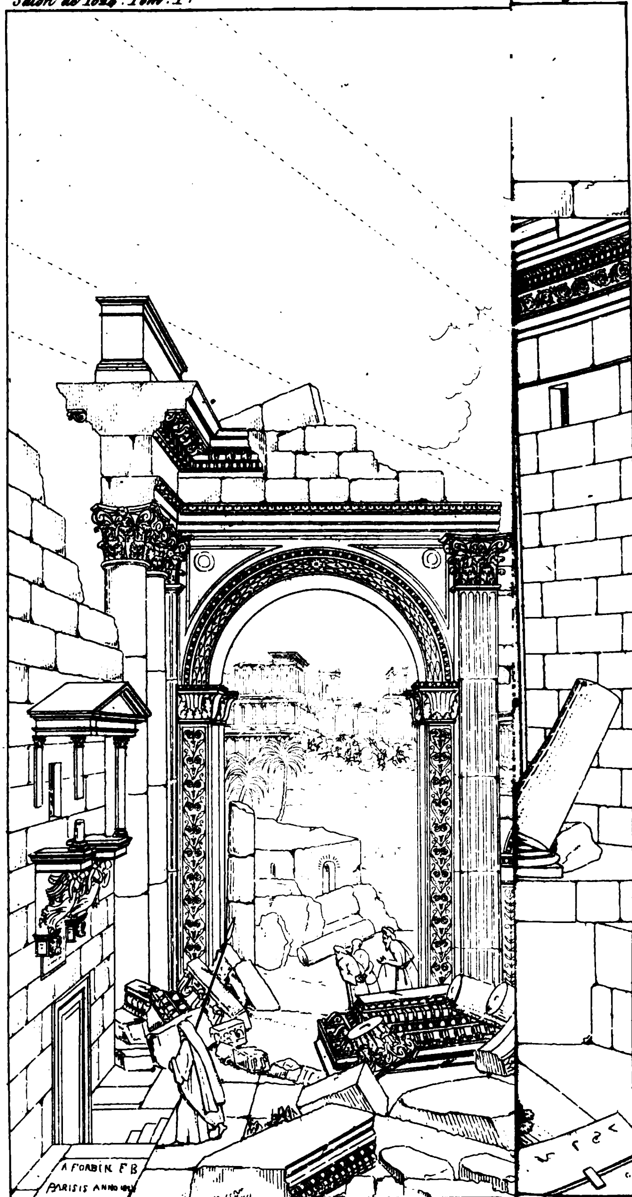
[Hauteur 10 pieds, largeur 12 pieds.]

On ne comptait à l'époque de la suppression de l'académie que trois ou quatre peintres d'architecture, d'intérieurs ou de ruines : Demachy, dessinateur assez exact, mais sans verve et sans coloris ; Robert, doué d'une prodigieuse facilité, ingénieux dans ses compositions et dans ses effets de clair-obscur, mais dont les tableaux, trop peu étudiés, ne sont guère plus finis que des esquisses. Il en a produit un si grand nombre que, quoiqu'assez recherchés, ils n'ont jamais été portés qu'à des prix médiocres. Le troisième peintre d'architecture, Clérisseau, homme instruit dans son art, ne peignait qu'à gouache, et les productions de ce genre sont plutôt considérées comme des dessins que comme des tableaux.

Ce n'est que depuis environ vingt ans que quelques peintres de notre école ont mis ce genre en pratique et lui ont donné de la vogue. M. Bouton, l'un des premiers, sut le traiter avec ce goût, cette précision et ce fini qui le font toujours rechercher des amateurs. Ses succès ont été pour beaucoup d'autres un puissant motif d'émulation, et l'on compte actuellement une vingtaine de peintres d'architecture dignes d'être cités avec éloge. L'auteur du tableau dont nous donnons ici l'esquisse, tient un rang distingué parmi les artistes de ce genre ; il a même sur la plupart d'entre eux un grand avantage, celui de varier l'effet pittoresque et le style

de ses compositions. Celle-ci représente des ruines de la Haute-Egypte, éclairées par le soleil levant et à l'époque de l'inondation du Nil. Sur le devant du tableau sont des arabes qui vendent à des marchands du Caire des esclaves et des momies.

En voyant ces superbes débris, ces colonnes immenses dont la base est ensevelie sous les eaux, on se demande si à l'époque où ces monumens s'élevaient dans toute leur splendeur, le débordement du Nil s'étendait à une moindre distance qu'il ne le fait aujourd'hui, ou si ces édifices en étaient garantis par quelques constructions subsidiaires que le temps a détruites. Il est difficile de supposer que l'on eût élevé des temples ou des palais sur un sol sujet à une inondation régulière; et d'ailleurs comment serait-on parvenu à les achever au milieu des interruptions causées par des crues d'eau qui chaque année devaient en saper les fondemens? On sait que le débordement du Nil dure environ trois mois, et qu'il s'élève de 14 à 15 coudées. Au surplus, c'est sur les lieux mêmes que M. de Forbin a dessiné l'esquisse de son tableau. On y reconnaît l'effet d'une matinée fraîche et vaporeuse. L'insensible dégradation des plans y est parfaitement rendue, et les devants sont accusés avec vigueur. Les figures sont peu terminées, mais elles sont touchées largement et fortes de coloris.



Le Comte de Forbin pinx.t Hibon sc.

Planches 59.e et 60.e — *Les Ruines de Palmyre; tableau* de M. le Comte de Forbin.

[Hauteur 10 pieds, largeur 12 pieds.]

Palmyre ou Tadmour au désert tire son nom de la quantité de palmiers qui croissaient sur son territoire. Elle fut possédée par les rois de Babylone, et fut ensuite, du temps de Pline, capitale d'une république; enfin capitale d'un royaume célèbre par la puissance d'Odenat et par le courage de Zénobie sa femme. L'empereur Adrien la nomma *Andrianopolis*. On en voit encore les ruines magnifiques à trente lieues de Damas.

Ce sont ces ruines que M. de Forbin a eu l'avantage de parcourir et de dessiner. De retour en France, aidé de ses souvenirs, il a su compléter ce qu'il n'avait pu qu'indiquer légèrement sur les lieux. Les ruines de Palmyre avaient été depuis long-temps explorées, mais aucun artiste n'en avait fait un tableau qui, par le prestige du coloris et l'effet de la perspective, nous transportât en quelque sorte au milieu de ces illustres débris. M. de Forbin y a introduit les rayons dorés du soleil prêt à disparaître sous l'horizon. Cette riche lumière, répandue dans toute l'étendue du ciel, est ménagée avec art sur les autres parties du tableau qu'elle ne fait qu'effleurer. Les figures représentent une troupe d'arabes attaquant la caravanne qui revient de la Mecque et se rend à Damas. Ce tableau et le précédent s'accordent pour le genre et le mérite de l'exécution, autant qu'ils diffèrent pour l'effet pittoresque. Dans ce dernier sur-

tout les édifices du premier plan, soutenus par des ombres vigoureuses, forment une forte opposition avec ceux du fond; les uns et les autres se font valoir réciproquement.

M. de Forbin a exposé trois autres tableaux; une Vue de Sicile; l'Intérieur d'un cloître; les Ruines d'une chapelle.



Heim pinx.t Reveil sc.

Planche 61.e — *Massacre des Juifs ; tableau de* M. Heim.

[Hauteur 12 pieds 2 pouces, largeur 14 pieds 4 pouces.]

Sur la foi des faux prophêtes, un nombre considérable d'hommes, de femmes et d'enfans, s'était refugié dans une des cours du temple de Jérusalem, croyant être épargnés ; mais ils furent tous massacrés par les Romains : sujet tiré de l'Histoire des Juifs par Josephe.

Cette scène, susceptible d'un grand développement, se présente ici d'une manière incomplète, exiguë, et l'on croirait n'y voir qu'un fragment de composition. Les trois quarts du tableau sont occupés par un seul groupe composé d'un seul homme, essayant de détourner un cavalier prêt à fouler aux pieds une femme renversée avec son enfant qu'elle tient dans ses bras. Les autres figures ou portions de figures, vues dans le lointain, ne sont ni en proportion ni en rapport avec celles du devant. La moitié du fond, sans doute obscurcie par la fumée, est dans l'obscurité. Le côté opposé, représentant le péristyle du temple, est éclairé vivement. Ce contraste plaît au premier coup d'œil ; mais on aimerait mieux un fond généralement harmonieux, dont l'effet ne diviserait pas en deux moitiés aussi tranchantes l'aspect de la composition.

Les carnations sont étudiées, mais ressortent moins par la vigueur du ton local que par le brillant un peu outré des lumieres et par la force des ombres qui poussent au noir ; le noir même vient couper assez désagréablement quelques masses lumineuses. Le dessin en général est

un peu lourd, et présente des incorrections assez graves. Quelques parties de nu sont fort bien rendues. Si ce tableau n'a pas été commandé, il sera probablement acquis pour la décoration de quelque église; un morceau de cette importance ne peut manquer d'être accueilli.



Picot pinx.t Reveil sc

Planche 62.ᵉ — *Céphale et Procris;*
tableau de M. Picot.

[Hauteur 8 pieds 6 pouces, largeur 7 pieds.]

Un artiste peut quelquefois, même avec un talent très-distingué, beaucoup de soins et beaucoup d'étude, produire un ouvrage repréhensible dans les parties essentielles, et, finalement, offrir ce qu'on appelle un sujet manqué. Celui-ci, nous le disons à regret, en donnerait la preuve : la figure de Céphale, dont la partie supérieure est vue de face, et le bas vu de profil, présente une attitude fausse, disgracieuse, et dans laquelle il paraît impossible de se maintenir. Ses regards, ainsi que l'ensemble de ses traits, sont absolument sans expression; la figure de Procris est agréablement dessinée, son profil est gracieux et pur; mais, percée d'un trait mortel qu'on vient d'arracher de la plaie, elle devrait être couchée et non pas debout, soutenue sur ses pieds comme si Céphale pouvait croire qu'elle va reprendre ses sens et marcher. Il y a de la mollesse et de la froideur dans l'exécution de ce groupe; le paysage est peint avec goût, mais d'un aspect trop riant. Le sujet serait mieux caractérisé si le fond était plus austère, plus mystérieux.

Planche 63.e — *Portrait en pied de feu M. le Marquis de* Bonchamps, *Général Vendéen ; par* M. Girodet.

[Hauteur 6 pieds 9 pouces, largeur 4 pieds 6 pouces.]

Debout et appuyé contre un rocher, le marquis de Bonchamps tient de la main gauche un portefeuille, et de la droite un crayon. Quelques gouttes de sang qui ont pénétré le linge dont son bras est enveloppé et sont tombées sur sa main, annoncent qu'il a été récemment blessé. On voit tracés sur le roc, au-dessus de sa tête, ces mots : *grâce aux prisonniers*, qui rappellent le trait le plus touchant et le plus glorieux de la vie de ce jeune héros.

On retrouve dans la manière dont ce beau portrait est ajusté, dans la correction du dessin, le fini et la fermeté du pinceau, ce qui caractérise le noble et précieux talent de l'artiste ; il n'a eu, dit-on, pour obtenir la ressemblance d'autre secours qu'une miniature conservée dans la famille de M. de Bonchamps. On a pu trouver la physionomie de ce jeune guerrier trop calme pour la situation dans laquelle il se trouve ; mais outre que cette tranquillité du moment n'est pas contre toute vraisemblance, et que le général n'est pas sur le champ de bataille, il est possible que le peintre ait eu pour principal but de lui conserver cet air de douceur et d'aménité qui faisaient le fond de son caractère.

« M. de Bonchamps (dit Me. de la Roche-Jacquelin dans ses Mémoires), chef de l'armée d'Anjou, était un homme de trente-deux ans : il avait fait la guerre dans l'Inde avec distinction sous M. de Suffren, il avait une réputation



Girodet pinx.t Reveil sc.

de valeur et de talent, que je n'ai jamais entendu contester une seule fois; il était reconnu pour le plus habile des généraux; sa troupe passait pour mieux exercée que les autres; il n'avait aucune ambition, aucune prétention; son caractère était doux et facile; il était fort aimé dans la Grande-Armée, et on lui accordait une entière confiance; mais il était malheureux dans les combats : il a paru rarement au feu sans être blessé, et son armée était souvent privée de sa présence. »

M. Girodet a exposé, comme pendant de ce tableau, le portrait en pied d'un autre général Vendéen, feu M. Cathelineau. Il fera partie du volume suivant.

Planche 64.e — *La Vierge et l'Enfant Jésus ; Groupe en marbre par* M. Cortot.

[Hauteur 6 pieds 9 pouces.]

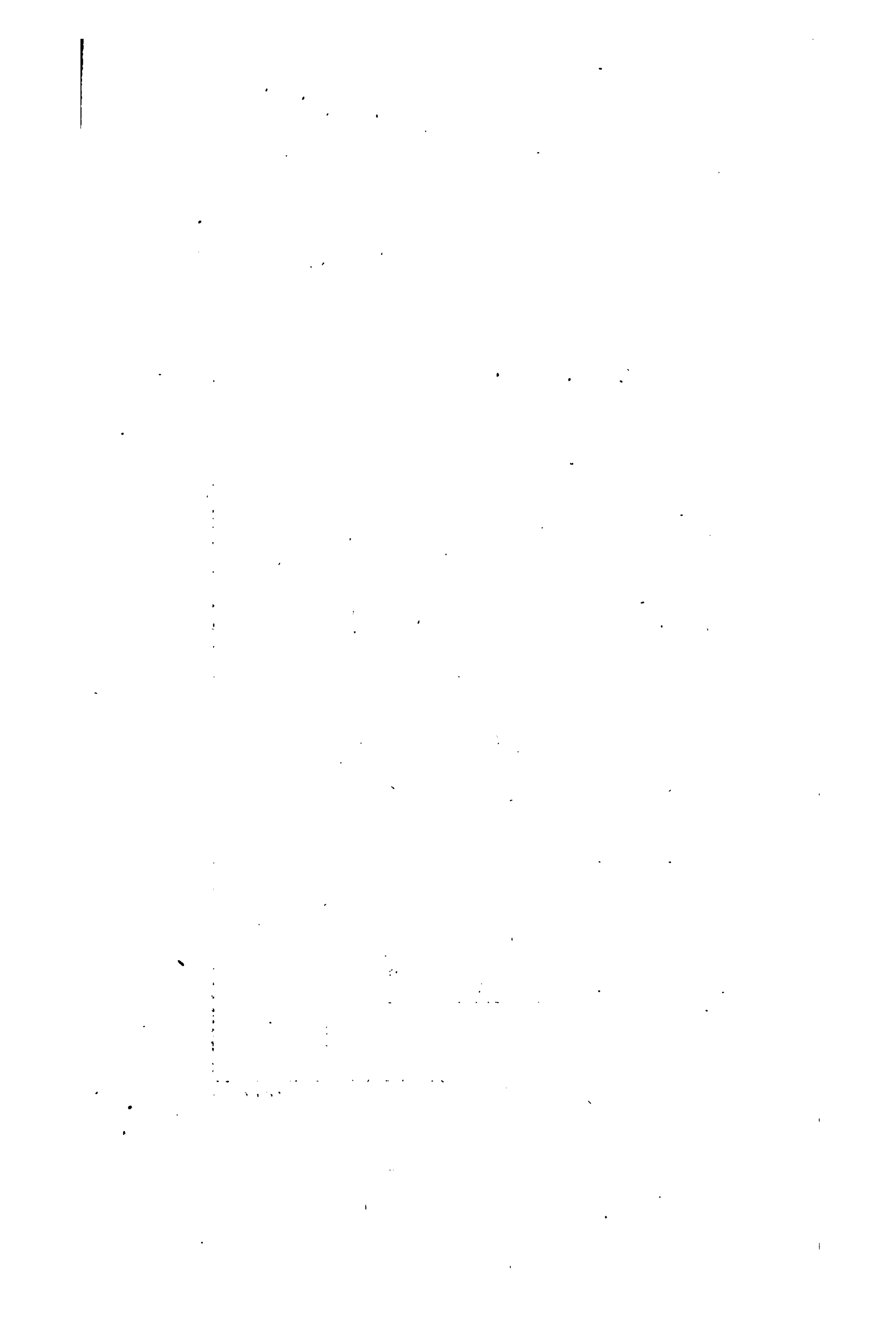
Un groupe de cette dimension est un ouvrage important, et celui-ci est d'autant plus digne d'être remarqué, qu'au mérite d'une exécution savante, il joint la rareté d'un sujet semblable, en ouvrage de sculpture. Ce morceau a été commandé par S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, qui sans doute le destine à la décoration d'une église. le Ministre ne peut que s'applaudir d'avoir confié ce travail à un artiste qui n'a rien négligé pour s'en acquitter honorablement et dont la réputation est depuis long-temps fondée sur des titres bien réels.

La tête de la Vierge, dont le caractère est doux et modeste, aurait pu néanmoins être un peu plus animée; son expression est grave, mais un peu sévère; la figure de l'Enfant est remplie de grâce et de naïveté, les draperies sont du plus beau style.

Fin du Tome I.er du Salon de 1824.



Cortot inv.t Reveil sc.



TABLE

Des Planches contenues dans le tome I.er du Salon de 1824.

Fin de la Table du Tome I.er du Salon de 1824.



